

JWH

REVUE D'HISTOIRE

D E C H A R L E V O I X

Numéro 41

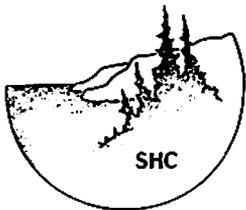
Novembre 2002



ADIEU À

L'ACCALMIE

Charlevoix
Culture locale - Culture de l'Autre



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus
par Mgr Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

Membres bienfaiteurs à vie (500\$ et plus)

Alarmes et Extincteurs Charlevoix
Auberge La Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Yvon Bellemare et Janine Tourville
Jean-Pierre Bouchard
M. et Mme Francis H. Cabot
Corporation municipale
de l'Île-aux-Coudres
Bruno Côté
Yolande et Pierre Dembowski
Rémi Clark
Yvon Desgagnés
Famille Joseph A. Simard (SIMCOR inc.)
Fondation René-Richard
Abbé Bertrand Fournier
Georges Fournier
Frères Maristes

Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Julienne Jauvin-Rochette
Henri Jean et Fils
Hydro-Québec
Les Impressions Charlevoix Offset Inc.
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Robert Labbé
Fernand Labrie
Laurent Lafleur
Pierre Legault
Ghislaine et Claude Le Sauter
Petites Franciscaines de Marie
M.R.C. de Charlevoix
Mun. de Notre-Dame-des-Monts
Municipalité de Saint-Siméon (village)
Municipalité de Saint-Hilarion

André P. Plamondon
Réjeanne Sheehy
Andrée Simard-Bourassa
Walter et Mary Schatz
Cyril Simard
Yolande Simard-Perrault
Rita Smookler-Simard
Soeurs de la Congrégation
Notre-Dame
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis Tremblay
Louis-Marie Tremblay et
Yvette Froment
Ville de Clermont
Ville de Baie St-Paul
J. C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 499\$)

Alimentation Lapointe et Frères
Auberge de La Courtepointe
Rosaire Bertrand
Léonce Brassard
Caisse populaire de Clermont
Francine Castonguay - Laurin
Julien Dufour
Simone Ethier-Clarke
Louis Fabien

Antonio Gaudreault
L.H. Gault
Linda Goupil, *ministre responsable
de la condition féminine*
Charles Lapointe
André Maltais
André Morin

Gilles Poulin
Restaurant Sur la Côte
Adrien L. Ringuette
Martin Rochette
Denis Tourangeau
Diane et Jean-François Sauvé
Claude St-Charles
François Tremblay et Nicole Imbeau

Membres de soutien (40\$ à 99\$)

Abitibi Consolidated
ABS Photo
Âge d'or de Saint-Aimé-des-Lacs
Louis Asselin
Françoise Bhérer
Gilles Bhérer
Louis Bhérer
J. Bruno Blackburn
Madeleine Boies-Fortier
Louisa Boulianne
Lyne Brassard
Ulysse Brassard
Paul-André &
Danielle Carpentier
Paul-Émile Carrier
Claude L. Casgrain
Agathe Cayer et
Charles-H. Bolduc
Henri Chaperon
Henri Colombeau
Martial Dassylva
George De Mille

Antoine Desgagnés
Donald Desgagnés
Germain Desmeules
Johanne Desrochers
Gérard Doyon
Suzanne Dubé
Suzanne Duchesne
Louis Dufour
Marcel Dufour
Marguerite C. Dufour
Louis-Philippe Filion
Luc Filion
Hélène Fortin
Eudore Fortin
Georgine Gauthier
Ginette Gauthier
Janine Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Elisabeth Gauthier
Jasmine Gilbert
Magella Girard
Guy Godin

Réjean Godin
Danielle Gonthier
Clément Gravel
Anne-Marie Groulx
Christian Harvey
Gaudias Harvey
Robert Harvey
Raymond Labbé
Claude Lapointe
Réal Lapointe
Rita et Vincent Laurin
Robert Marcotte
Pierre G. Martel
René Martin
André Michaud
Réjane Michaud-Huot
Michel Néron
Jean-Pierre Paquet
Hélène et Jean Pelletier
Yvon Racine
Lise et Jean-Paul Robidoux
Contran Rouleau

Jean-Roch Roy
Roger Samson
Sylviane Savard-Boullanger
Lise et Pierre Sévigny
Gabrielle Simard-Dumont
Raymond Sylvestre
Denise Terrault-Duguay
Jean-Rock Thibeault
Abbé Adalbert Tremblay
Francis A. Tremblay
George-Étienne Tremblay
Guy Tremblay
Jacques Tremblay
Jean-Marie Tremblay
Julie Tremblay-Bélanger
Lionel-Didier Tremblay
Réjean Tremblay
Rita Tremblay
Thomas-Louis Tremblay
Gilles Turcotte
Ville de La Malbaie
Denis Zaccardelli

Revue d'histoire de Charlevoix
Numéro 41, Novembre 2002
10\$ l'exemplaire

Comité de rédaction
Serge Gauthier
Christian Harvey

Conseil d'administration de la Société
d'histoire de Charlevoix
Serge Gauthier (Président)
Christian Harvey (Secrétaire-trésorier)
Richard Bergeron
Guy Godin
Normand Perron

Collaborateurs pour ce numéro
Philippe Dubé
Abbé Bertrand Fournier
(responsable du cahier du 40e anniversaire
de Notre-Dame de l'Espace)
Serge Gauthier
Guy Godin
Christian Harvey
Alyre Potvin
Louis-Marie Tremblay

Couverture: Tableau "Adieu à l'Accalmie"
d'Yvette Froment
Acrylique sur toile, 24 X 36
Collection privée

Adresse postale de la
Société d'histoire de Charlevoix
C.P. 172, La Malbaie, Qc G5A 1T7
Téléphone: (418) 439-0647
Télécopieur: (418) 439-1110
Courriel: shdc@cite.net
WEB: www.charlevoix.net/
societedhistoiredecharlevoix

Le bureau de la Société d'histoire de
Charlevoix est situé au 99-A, Principale,
Saint-Aimé-des-Lacs.

Il est possible de rencontrer un responsable
de la Société d'histoire de Charlevoix et de
consulter les archives de notre organisme à
cette adresse en prenant toutefois un
rendez-vous au préalable.

La Société d'histoire de Charlevoix
reconnait l'aide financière du
Gouvernement du Canada, par l'entremise
du programme d'aide aux publications
(PAP), pour ses dépenses d'envoi postal.

La Société d'histoire de Charlevoix est
membre de la Fédération des Sociétés
d'histoire du Québec (FSHQ)

Abonnement : 25\$ par année pour recevoir
les parutions régulières de la Revue
d'histoire de Charlevoix

Impression:
Imprimerie de Charlevoix, La Malbaie

Port de retour garanti
Envoi de publication
Enregistrement no. 0728039

Dépôt légal 4e trimestre 2002
ISSN 0829-2183

La Société d'histoire de Charlevoix laisse
aux auteurs la responsabilité de leurs
propos. Tous droits réservés.

P résentation

Le numéro 41 de la *Revue d'histoire de Charlevoix* présente des articles variés mais, en fait, il comporte un thème général puisque les divers textes qui s'y retrouvent possèdent un lien commun en ce qu'ils témoignent de la culture régionale de Charlevoix.

En couverture, la peinture de Madame Yvette Froment "Adieu à l'Accalmie" incite à la réflexion: l'ensemble de l'héritage culturel charlevoisien est-il destiné, comme l'Accalmie, à mourir dans un triste oubli? En tous cas, nous ne disons pas un adieu définitif à l'Accalmie et nous offrons un article résumant l'histoire de cette goélette. Nous avons voulu aussi présenter un texte au sujet de la carrière de Madame Yvette Froment rédigé par son époux, Monsieur Louis-Marie Tremblay. Le tableau "Adieu à l'Accalmie" a été l'objet, nous le rappelons, du grand tirage annuel au profit de la Société d'histoire de Charlevoix pour 2002.

Suite au Colloque "Histoire de Charlevoix. Bilan et débats" tenu en novembre 2001 par le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix, nous offrons à nos lecteurs deux textes issus de cet événement et rédigés à cette occasion. Le premier de Serge Gauthier et de Christian Harvey a aussi servi de mémoire dans le cadre du projet de doter la MRC de Charlevoix-Est d'une politique culturelle et nous le soumettons à votre réflexion. Le second rédigé par le professeur Philippe Dubé de l'Université Laval propose une belle réflexion autour des recherches en histoire au sujet de Charlevoix.

Le présent numéro comprend aussi une section sur le quarantième anniversaire de l'installation de la statue Notre-Dame de l'Espace sur une montagne de Baie-Sainte-Catherine le 27 mai 1962. Cette page d'histoire nous est racontée par l'abbé Bertrand Fournier, fidèle ami de notre Société d'histoire de Charlevoix et témoin oculaire à titre de curé de Baie-Sainte-Catherine de l'époque de cette installation d'un nouveau vocable marial au sommet d'une montagne surplombant la rivière Saguenay.

Les articles de Guy Godin sur une expédition menée par William Hume Blake en 1890 dans le secteur des Gorges de la rivière Malbaie et celui d'Alyre Potvin nous racontant l'histoire du Festival folklorique de Baie-Saint-Paul sont aussi révélateurs de traits reconnus et fort pittoresques de la culture charlevoisienne. Afin de rendre un premier hommage à Madame Françoise Labbé, cette grande dame de la vie culturelle de Charlevoix décédée en 2001, je présente deux articles extraits de conférences tenues au Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul à sa demande. Ce numéro bien rempli se termine par une chronique du livre et par un index des articles des numéros 32 à 40 (plus les hors série 4 et 5) réalisés par Christian Harvey.

Il faut le dire: notre Société d'histoire de Charlevoix ne roule pas sur l'or. Je vous invite ainsi à offrir un abonnement de notre revue d'histoire en cadeau à vos parents et amis à l'occasion des fêtes de Noël ou du Jour de l'An qui s'annoncent bientôt. Il est aussi possible d'acheter une ou l'autre des nombreuses publications de la Société d'histoire de Charlevoix pour la circonstance. Aider financièrement la Société d'histoire de Charlevoix c'est certainement une façon efficace de favoriser la mise en valeur de la culture charlevoisienne. Nous comptons donc encore sur votre appui en espérant que vous apprécierez grandement ce numéro 41 de la *Revue d'histoire de Charlevoix*.

Le Président de la Société d'histoire de Charlevoix,
SERGE GAUTHIER

Sommaire

L'Accalmie	2
Charlevoix, culture locale, culture de l'Autre	4
Inventer Charlevoix	11
Notre-Dame de l'Espace	13
Expédition des chutes	23
Festival folklorique de Baie-Saint-Paul	25
Marius Barbeau	29
Refus Global	31
Chronique du livre	33
Index	35

L'Accalmie

Par Christian Harvey

Sur les rives de la rivière du Gouffre, se retrouve échouée *L'Accalmie*, l'une des dernières goélettes construites dans Charlevoix. Vestige d'un passé pas si lointain, ce navire ne sillonne plus les eaux du Saint-Laurent afin de transporter le bois de pulpe ou d'autres matériaux. Voilà ce fier bateau dans un temps long d'accalmie, après une période intense d'activité...

Ce fut d'abord la *M.P. Émilie*. Éloi Perron de l'île aux Coudres, son propriétaire, rend par là hommage à sa famille : son fils Michel, son père Polycarpe, sa mère Émilie. Le capitaine Perron rêve alors d'un bateau d'une capacité de charge de 500 tonnes. Le bois nécessaire à sa construction se fait rare au Québec et une commande est passée afin d'obtenir du bois de la Colombie-Britannique. Les travaux de construction débutent à Saint-Bernard-sur-Mer en juillet 1956. 22 hommes travaillent pendant près d'un an à la production de cette goélette devant avoir 125 pieds de long, par 32 pieds de large et de 13 pieds de tirant d'eau.

Un moteur de 210 forces provenant du *T.B.E.* est installé sur le bateau. La *M.P. Émilie* débute sa navigation après sa bénédiction effectuée en juin 1957.

Au début, la goélette transporte principalement du bois de sciage puis se tourne vers le bois de pulpe. La *M.P. Émilie* fait cheminer par la voie du Saint-Laurent du bois de la basse Côte-Nord et de la Gaspésie vers les usines de pâtes et papiers de Trois-Rivières notamment. Le développement de la Côte-Nord dans les années 1960 favorise pour sa part l'obtention pour la vaste *M.P. Émilie* de contrats de transport vers Port-Cartier et Sept-Îles de tracteurs, des poches de ciment et autres matériaux de construction. En 1963, la *M.P. Émilie* est dotée d'un nouveau moteur de 500 forces. L'activité du navire est alors importante. Et, pourtant... Des transformations importantes se dessinent dans le secteur du transport des marchandises.

Les compagnies de bois de pulpe s'engagent dans les années 1960 et 1970

auprès des transporteurs routiers pour le transport vers leurs usines. Les goélettes de Charlevoix sont alors délaissées. Un temps d'accalmie pointe après plus d'une centaine d'années où ses navires avaient transporté marchandises et personnes en permettant de faire vivre des générations de marins des villages côtiers de Charlevoix. En 1974, la *M.P. Émilie* est vendue. Le peintre Guy Paquet fait par la suite l'acquisition de cette goélette afin d'en faire son atelier et la *M.P. Émilie* est renommée *L'Accalmie*. Elle est aujourd'hui échouée sur les rives de la rivière du Gouffre à Baie-Saint-Paul.

Aujourd'hui, *L'Accalmie* est un objet de curiosité peint par plusieurs artistes de talent dont Yvette Froment. Un symbole au moment où le développement technologique et la mondialisation, au lieu de favoriser le partage des richesses et la cohésion sociale, excluent de la vie sociale des régions entières dont l'éclatement de l'économie traditionnelle est demeurée jusqu'à aujourd'hui sans alternative véritable. Un temps d'accalmie vers quoi? Nul ne le sait.



Yvette Froment remettant le tableau "Adieu à l'Accalmie" au président de la Société d'histoire de Charlevoix Serge Gauthier. À l'arrière on aperçoit la goélette *L'Accalmie*.

Coll. S.H.C.

Yvette Froment

Par Louis-Marie Tremblay

Yvette Froment est reconnue pour sa description objective de situations ou de scènes qui sont en quelque sorte prises sur le vif sans s'égarer pour autant dans la facile provocation d'une image quasi-photographique, car les espaces sont organisés.

Comme l'écrivait le critique d'art français Gérard Xuriguera, dans les *Figurations de 1960 à nos jours*: "Yvette Froment reconstitue fidèlement la réalité journalière, dans une appréhension plus écologique qu'urbaine, véritable exercice de voyeur, d'une justesse étonnante, allant presque jusqu'au trompe-l'oeil. Mais dans cette réalité piégée, grâce à des cadrages subtils isolant plans et situations sur lesquels tombe une lumière rasante, se propagent d'imperceptibles nuances, car le banal n'y est jamais banal." La composition des tableaux, comporte des surimpressions de détails, des répétitions de fragments ou des effets de zoom sur une partie de l'image qui créent un environnement ou des mises en situation, où la peinture devient parfois presque sculpture, entre autre par l'intégration de l'encadrement dans l'oeuvre.

Comme elle le déclare elle-même: "Mes oeuvres sont toujours réalistes. Pour moi, la peinture réaliste ne peut supporter ce qui est médiocre. Je m'intéresse davantage à l'aspect pictural qu'à l'aspect photographique en m'efforçant de transposer sur la toile l'image du réel par l'entremise de ma vision intérieure. Mais ce n'est pas le regard de l'hyperréalisme américain. Personnellement, je refuse d'être à la remorque d'un mouvement quelconque. Je fais ce dont j'ai envie, sans me préoccuper des tendances ou des modes. Je veux communiquer sans chercher ni à choquer, ni à séduire."



Les mortes goélettes

Voyez ces bateaux gisants
aux ventres vides de sang
meurtris d'innombrables voyages
le cœur éteint par l'âge

Appel sourd de la mer
saison froide et muette
les mortes goélettes
pleurent des larmes d'hiver

Sachez que ces bateaux mourants
épuisés incommensurablement
rêvent encore à des mirages
où leurs corps quittent le rivage

Par Serge Gauthier*

*extrait d'un recueil de poèmes à paraître
intitulé *Le Pays dans ma tête* (Charlevoix)

Charlevoix, culture locale, culture de l'Autre

Par Serge Gauthier (collaboration de Christian Harvey)

La Société d'histoire de Charlevoix participe activement à la démarche visant à la rédaction d'une politique culturelle pour la MRC de Charlevoix-Est. À cet égard, un mémoire fut rédigé conjointement avec le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix afin d'être présenté lors des audiences tenues le 7 avril 2001 à La Malbaie. Le texte ici retranscrit est amputé de la section historique et rôle de l'organisme, dont l'essence a déjà fait l'objet d'articles dans la Revue d'histoire de Charlevoix. Il serait intéressant d'obtenir vos commentaires à l'égard de ce texte.

Constat de la situation de la culture charlevoisienne

Au préalable, un constat majeur s'impose : la vision de la culture charlevoisienne actuelle demeure en bonne partie issue d'une perspective en provenance du 19^e siècle.

Il ne nous est pas possible ici de définir avec précision l'évolution de la culture dans Charlevoix-Est. Nous référons cependant nos lecteurs à l'ouvrage Histoire de Charlevoix¹ qui, dans les chapitres 6 et 9 plus spécifiquement, décrit avec précision le passage dans Charlevoix d'une culture locale ou régionale à une culture de l'Autre. Ce processus est complexe. Il nécessite, pour le comprendre, une analyse théorique fouillée. Il n'est pas de notre propos d'entreprendre une telle analyse dans le cadre du présent mémoire. Nous voulons plutôt esquisser un rapide constat que les lecteurs ou chercheurs plus exigeants pourront compléter par la lecture de l'ouvrage cité précédemment.

Il faut prendre en compte une culture locale émergeant du milieu charlevoisien, lequel s'est formé quant à sa souche francophone surtout après 1675. Il va de soi que la culture locale est celle des habitants permanents du milieu. Les autres développements culturels se font en parallèle ou au contact de cette culture locale et ne peuvent en aucun cas diluer ou encore effacer l'expérience culturelle des gens

du milieu. Voilà bien un problème qui se pose clairement dans Charlevoix-Est où l'impact villégiateur ou touristique a notablement transformé la vie culturelle locale.

Qu'est-ce donc que cette culture locale? La culture est liée à la vie, elle exprime donc les facettes vivantes d'un milieu. L'expérience charlevoisienne n'est à ce titre pas différente des autres, la culture étant issue des pratiques et du quotidien des Charlevoisiens. Nous ne pouvons détailler les aspects précis de cette culture locale. Nous en retiendrons le cadre qui se compose à même les aspects spécifiques qui suivent.

Chacun de ces points mériterait un développement que nous ne ferons évidemment pas ici. Afin de bien synthétiser le tout, nous dirons en somme que les Charlevoisiens d'hier avaient un rapport pratique avec les objets culturels, les produisant pour leurs besoins quotidiens. Donnons simplement quelques exemples : on fabriquait un outil pour s'en servir; une chaise afin de l'utiliser pour s'asseoir; des vêtements et des chaussures pour les besoins de la vie, etc. L'idée de produire une œuvre d'art ou un produit culturel n'existe pas à proprement parler dans ce contexte. Cette culture locale est l'ensemble des pratiques et usages d'un milieu qui lutte pour sa survie. C'est un héritage important. Les Charlevoisiens, sans avoir créé des produits foncièrement novateurs, ont néanmoins su utiliser un contexte difficile à leur avantage. Ils sont parvenus à former une société qui dans ses différences et aussi ses proximités se désigne depuis 1855 sous le nom de Charlevoix.

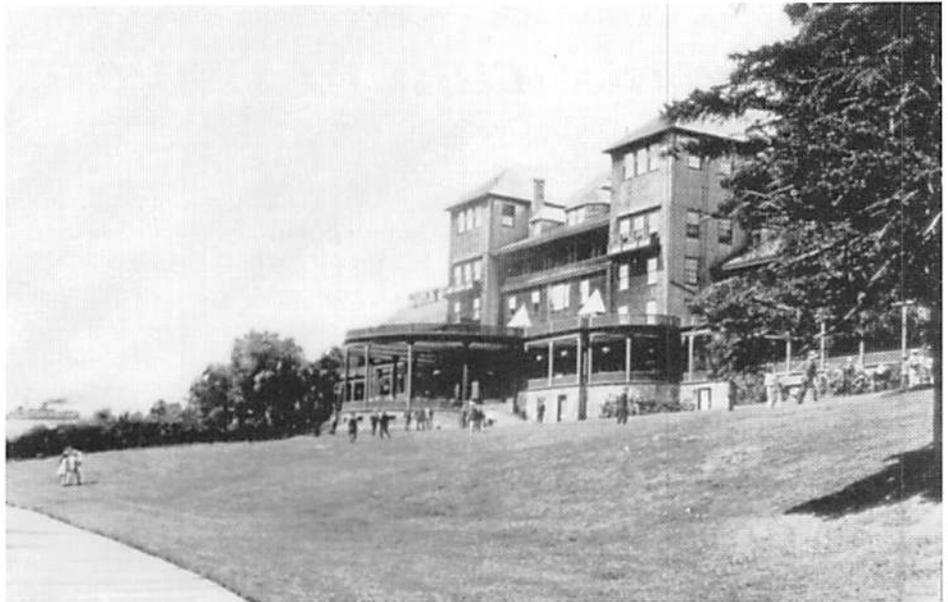
Au 19^e siècle, avant 1840, les Charlevoisiens possèdent donc une culture locale qui au contact de l'extérieur par les voyages, notamment par le fleuve, n'est pas isolée ni informe. On gomme souvent l'expérience historique et culturelle des Charlevoisiens d'avant 1840. Ces derniers formaient alors une société ouverte sur le monde et aussi avancée que les autres sociétés régionales environnantes. On a tort de

croire qu'avant l'arrivée du tourisme et de la villégiature Charlevoix était une région arriérée. C'est plutôt la volonté des entrepreneurs touristiques de maintenir cette région dans un cadre pittoresque servant bien l'offre touristique qui favorise cette conception utilisée d'un Charlevoix traditionnel. Il s'agit bien là d'une conception utilisée à des fins économiques et elle ne doit pas nous faire oublier que la région de Charlevoix était un lieu constitué socialement et culturellement bien avant que ce soit un lieu touristique.

De là, il nous est possible de passer d'une culture locale à une culture de l'Autre. Charlevoix, faut-il le préciser, n'a jamais été une région simplement touristique. Son économie locale se base sur l'agriculture, le cabotage, l'exploitation forestière et aussi sur certaines institutions de service au 20^e siècle et qui sur l'ensemble des périodes historiques vécues dans la région sont nettement plus importantes que le tourisme. En fait, la prédominance du tourisme dans l'économie de Charlevoix est un phénomène tout à fait récent – même en 2001 le tourisme n'est pas le principal secteur économique de Charlevoix en termes d'emplois sur une base annuelle – et cette émergence plus marquée s'explique uniquement par le déclin de l'économie traditionnelle de Charlevoix surtout après 1950.

Ceci étant dit, la culture est souvent un reflet des processus économiques. L'offre touristique issue de la Croisière du Saguenay s'exprime dans un langage naturaliste. Il faut pour se rendre dans Charlevoix prendre le bateau et imaginer un "splendide isolement" à ce milieu. À cette époque, c'est bien ce que la clientèle huppée surtout américaine et ontarienne recherche : l'industrialisation a rendu les villes peu attirantes pendant la période estivale à cause de la pollution et l'élite urbaine souhaite s'en éloigner l'été venu. Mais, la Croisière du Saguenay n'est pas qu'une excursion en bateau, c'est aussi une offre touristique qui inclut une perception de la culture régionale. Dans Charlevoix, cette vision touristique de la vie culturelle du lieu est une culture de l'Autre.

Cette culture de l'Autre, nous avons dit, est naturaliste. Elle vient chercher dans la culture locale charlevoisienne une expression naturelle où prédomine le désir de retrouver une certaine authenticité. Les produits offerts aux touristes dans le cadre de la Croisière du Saguenay sont "naturels" : artisanat et objets matériels fabriqués par des artisans sont ainsi recherchés. Il serait nécessaire de bien détailler tout ce processus, mais pour les fins de ce constat nous retenons simplement l'affirmation suivante qui consiste à bien noter qu'il n'y pas de liens évidents entre les produits culturels issus du milieu et la demande de produits du milieu issue de la Croisière du Saguenay et de la demande touristique. Le produit se forme avec la demande : la demande ne vient pas que constater l'existence d'un produit mais aussi le modèle selon ses besoins. Par exemple, la couverture boutonnée produite dans les maisons de Charlevoix pour l'utilisation de la famille n'est pas nécessairement la même que celle vendue aux touristes et villégiateurs. On s'assure que cette couverture est vendable par tout un processus marchand qui va de la demande du villégiateur à la boutique du concessionnaire à l'artisane et non l'inverse. Ce n'est pas l'artisane qui veut vendre ses produits aux touristes en premier lieu, mais c'est d'abord le touriste qui recherche le produit artisanal. En un tel contexte, les artisanes produisent pour assurer un revenu supplémentaire à leur famille et elles modèlent leurs produits sur la demande touristique. Il suffit d'interroger des personnes âgées de Charlevoix et elles vous diront que les couvertures vendues au Manoir Richelieu n'étaient pas les mêmes que celles qui se retrouvaient chez elles. Il s'agit d'un autre contexte de production et d'une autre demande. Voilà comment se définit la culture de l'Autre en ce qu'elle n'est pas issue d'un besoin local mais d'un besoin autre. Le processus est normal quand le besoin autre est en surplus de l'activité culturelle locale en produisant des revenus, mais la situation est anormale lorsque le besoin autre est l'unique source de demande et qu'il forge l'ensemble de l'activité culturelle locale. À ce titre, la vie culturelle de Charlevoix-Est de 1850 à nos jours est soumise à une culture de l'Autre qui détermine l'évolution d'une culture locale. C'est bien là le problème majeur du développement culturel de Charlevoix-Est.



Coll. S.H.C.

Le premier Manoir Richelieu, une culture de l'Autre

Il faut ici faire un constat implacable : Charlevoix et Charlevoix-Est sont vus ou présentés par les décideurs touristiques comme un milieu culturel mais il s'agit bien là de la culture de l'Autre. En fait, entre 1850 et 2001, la culture locale de Charlevoix s'est progressivement effacée au profit de la culture de l'Autre. La couverture boutonnée de nos ancêtres est peut-être encore présente- nous en doutons cependant- mais depuis longtemps les gens de Charlevoix achètent leurs couvertures de fabrication industrielle dans les magasins. La production culturelle traditionnelle s'est ainsi figée car seules les productions traditionnelles ou folkloriques avaient droit de cité chez les touristes. Faute de marché, il n'y a pas eu d'évolution en ce domaine et Charlevoix est resté pour l'essentiel un lieu de production culturelle traditionnelle. L'habitant producteur d'artisanat ou de folklore n'a pas besoin lui-même d'être lettré ou formé. C'est un reproducteur de choses anciennes. Ce qui est bien, mais lorsqu'il n'est que cela peu de nouveautés culturelles peuvent se produire. En effet, il y a l'offre culturelle folklorique et artisanale qui jusqu'en 1960 a pu perdurer, mais pendant ce temps les gens du milieu étaient eux-mêmes privés des ressources culturelles minimales normalement associées à un milieu de vie. À ce titre, le constat est troublant tout particulièrement dans Charlevoix-Est : notre région ne possède qu'une faible infrastructure culturelle et peu d'institutions pouvant

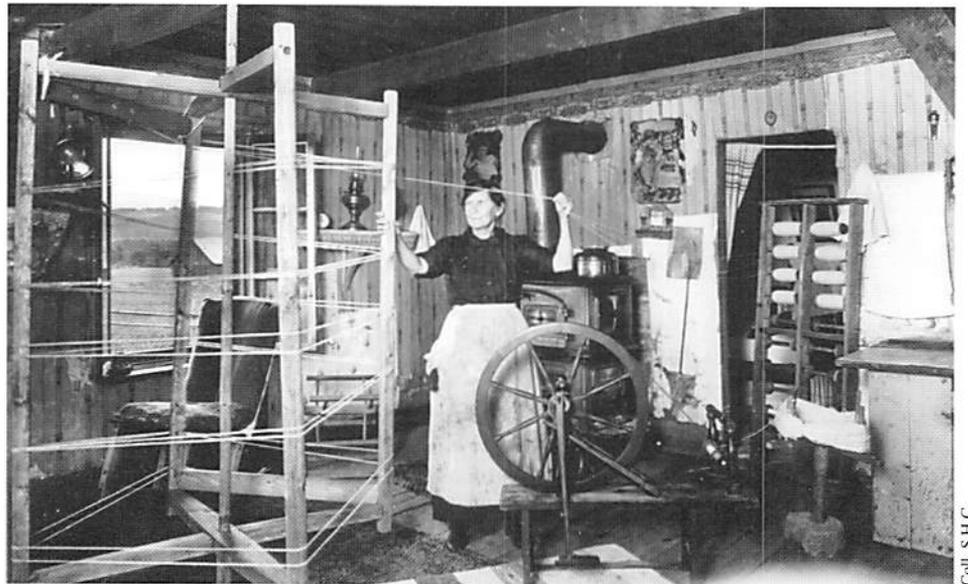
alimenter la vie culturelle. Bibliothèques peu développées, lieux de formation quasi inexistantes jusqu'en 1970, aucune présence d'agents culturels sur une base professionnelle, pas de médias (radio ou télévision) avant 1975. Les conséquences sont dramatiques : taux élevé d'analphabétisme, manque d'intérêt culturel dans le milieu en raison de la faible offre. La culture de Charlevoix est ainsi en ce début de siècle un peu exsangue.

Pour faire une description rapide sur le plan historique, nous dirons qu'avant 1840 la culture régionale de Charlevoix était au diapason de celle de l'ensemble du Québec du temps. Après 1850, pour des raisons liées à l'offre touristique, cette culture locale surtout dans Charlevoix-Est s'est modelée sur la demande touristique. Le fait était habile sur le plan économique et il a porté des fruits. Le problème est que cette demande culturelle touristique en vient à définir la culture locale de Charlevoix faute d'évolution significative de la culture locale. En effet, comment un milieu de vie peut-il se développer sur le plan culturel en retenant de lui-même qu'une simple image folklorique ou touristique, et en négligeant de se doter des infrastructures de son propre développement culturel? Notre hypothèse est bien que la culture de l'Autre issue de la demande touristique a maintenu la culture locale de Charlevoix dans le dénuement et l'oubli. Qui en est responsable? Quelles en sont les causes? Sûrement pas les touristes et

les villégiateurs pas plus que l'élite locale et d'affaire elle-même dépourvue de formation culturelle et qui a marchandé la culture régionale de Charlevoix sans se soucier dans le même mouvement d'assurer une vie culturelle stable dans la région. Le pire dans tout cela c'est le maintien du lien culture-tourisme qui perdure encore dans Charlevoix-Est et Charlevoix. Après 1960, alors que déclinait la Croisière du Saguenay, les décideurs du milieu ont continué de rechercher avant tout à lier la culture régionale à l'activité touristique. Les seuls investissements culturels dans Charlevoix visent avant tout à desservir une clientèle touristique ou extérieure au milieu. La région de Charlevoix est ainsi dotée d'équipements culturels majeurs mais que ne répondent pas vraiment à ses besoins réels. La vie culturelle sur une base annuelle est quasi inexistante et les équipements culturels répondent avant tout à la demande estivale et touristique. Et même en faisant un effort dans le milieu, les responsables de ces équipements culturels ne sauraient vraiment intéresser la population locale à ce qu'ils ont à offrir car leur offre n'est pas adaptée aux besoins actuels du milieu. Sur le plan historique, on pourrait ainsi dire que l'on offre dans Charlevoix des équipements pour la culture de l'Autre et que l'on a oublié de développer la culture locale.

Notre constat est simple : il faut passer d'une vision culturelle issue du 19^e siècle à une approche adaptée aux besoins du 21^e siècle. Ces besoins sont ceux de la formation et du développement de la vie culturelle régionale plutôt que de simplement répondre à des besoins touristiques. Si une offre culturelle doit exister dans Charlevoix, il faut qu'elle réponde en premier lieu aux besoins des gens de Charlevoix. Il faut redécouvrir la culture locale de Charlevoix et investir ce qu'il faut pour la réanimer. Cet effort d'animation culturelle dans le milieu a été délaissé au 20^e siècle pour se référer uniquement à l'offre touristique. Il est temps de changer la donne, si ce n'est pas trop tard, car il faut se demander si c'est encore possible de parler d'une culture dans Charlevoix à l'aube du 21^e siècle.

En quelque sorte, si l'on veut faire une image il y avait d'abord une couverture boutonnée qui répondait aux besoins immédiats de la famille (la culture locale),



Coll. S.H.C.

Les produits d'artisanat : de la culture locale à la culture de l'Autre.

puis cette couverture est devenue au 19^e siècle et durant le 20^e siècle un produit vendu aux touristes et l'on a cessé de se servir de cette couverture dans la famille (culture de l'Autre) et c'est toujours cette couverture ou cette culture de l'Autre qui s'impose en ce début de 21^e siècle. N'est-il pas temps de concevoir une couverture adaptée aux besoins des Charlevoisiens du 21^e siècle? C'est là le défi que nous lançons : s'inspirer de ce qui reste de la culture locale de Charlevoix pour redéfinir une culture locale ou régionale pour aujourd'hui. Dans la prochaine section, nous aborderons des moyens pratiques en partant des constats émis dans la présente section des hypothèses permettant de revitaliser le milieu culturel de Charlevoix-Est.

Mémoire pour l'implantation de la politique culturelle

Dans notre section *historique et constats*, nous avons pu dégager, à partir d'une analyse historique fouillée issue de la recherche visant la rédaction du livre *Histoire de Charlevoix*, des dates permettant d'identifier l'évolution de la vie culturelle dans Charlevoix-Est. Nous voulons maintenant rappeler les grandes lignes de ce cheminement culturel par une chronologie sommaire :

1675-1840 : Une culture locale. La culture charlevoisienne est alors liée essentiellement aux activités et besoins de la famille et du milieu.

1840-2001 : Une culture de l'Autre. La culture locale de Charlevoix est mise en marché en fonction des besoins touristiques. Ce sont ces besoins touristiques qui déterminent le développement de la culture locale et c'est là que les ressources et investissements culturels du milieu sont tournés.

Il faut donc chercher pour le 21^e siècle à relancer la culture locale charlevoisienne en toute priorité, la culture de l'Autre ou touristique ne pouvant définir à elle seule la culture régionale de Charlevoix. Le modèle culturel actuel issu du 19^e siècle doit donc être remis en question. Nous voulons maintenant définir des pistes susceptibles de relancer une culture locale vivante dans Charlevoix pour les prochaines années.

Quelques considérations préliminaires

Culture locale, culture de l'Autre

Étrangement, dans Charlevoix-Est tout particulièrement, il est de bon ton de privilégier l'apport extérieur des villégiateurs et touristes plutôt que la culture locale. Cette attitude est cependant issue d'une situation anormale. En effet, dans quel autre milieu au Québec l'apport des villégiateurs et des touristes prend autant le dessus sur celui de résidents du lieu? Cela est pourtant une pratique fréquente. Il serait plus que temps de présenter Charlevoix-

Est autrement que comme une région d'accueil pour les touristes et villégiateurs. En fait, Charlevoix-Est devrait être présenté comme un milieu en soi plutôt qu'un milieu offert aux autres.

Ici, l'on entend déjà certains affirmer qu'il y aurait dans notre proposition un refus de l'Autre. Ces remarques sont étonnantes. Puisque qu'on le sait, une région se doit d'avoir son identité propre sur le plan culturel avant même de revendiquer celle des autres. Or, dans Charlevoix ce n'est pas le point de vue culturel local qui prévaut lorsque l'on présente la région mais bien celui de l'Autre et de l'offre touristique. Convenons-en, ce fait n'est pas naturel ni acceptable.

Il s'agit donc d'opérer un repositionnement. Il n'est pas question de discuter les apports culturels. Une culture égale l'autre. Les cultures se complètent. Il faut toutefois connaître et reconnaître la sienne et la mettre en valeur. La culture des Autres est mise en valeur par les Autres. Il y a là une question de choix et d'authenticité. C'est la culture locale de Charlevoix qu'il faut présenter et relancer. Cela en se fixant sur nos caractéristiques originales et notre héritage. Et puis, on le sait bien, il n'y a pas de véritable ouverture aux autres sans une assise culturelle locale qui soit claire et bien définie.

Cartographie de l'offre culturelle de Charlevoix-Est

Afin de nous aider à bien comprendre la nature de l'offre culturelle dans Charlevoix-Est, nous avons procédé à une cartographie des lieux à partir des espaces municipaux. Pour des fins d'analyse, nous retenons le nom des anciennes municipalités composant aujourd'hui La Malbaie puisque ces milieux demeurent toujours très marqués sur le plan culturel.

Cette cartographie comprend 3 sections et le tableau 1 nous aide à les localiser davantage. Ces sections sont donc :

1) *Municipalités où les infrastructures touristiques répondent prioritairement aux besoins de la culture de l'Autre.*

Ces municipalités offrent peu ou pas d'éléments présentant la culture locale et une faible offre culturelle à la population du milieu.

Tableau 1

Analyse de l'offre culturelle par municipalité dans Charlevoix-Est

Municipalités où l'offre culturelle est axée sur la culture de l'Autre :

- La Malbaie-Pointe-au-Pic
- Cap-à-l'aigle
- Saint-Irénée
- Baie-Sainte-Catherine

L'offre culturelle de ces municipalités est perçue comme une offre touristique. Les infrastructures culturelles majeures de ces municipalités desservent surtout une clientèle touristique ou en provenance de l'extérieur du milieu. On y retrouve donc un réseau d'auberges, un casino, le Manoir Richelieu, la Croisière aux baleines, le Musée de Charlevoix et le Domaine Forget. Dans ces mêmes municipalités, la culture locale des habitants est nettement tournée vers la culture de l'Autre ou touristique. La mise en valeur d'activités culturelles pour la population locale est faible.

Municipalités où l'offre culturelle est mixte ou tend à le devenir :

- Saint-Aimé-des-Lacs
- Clermont
- Saint-Siméon

Ces municipalités sont perçues comme moins touristiques que les précédentes. Cependant, des projets majeurs visant surtout une offre touristique commencent à émerger dans ces milieux : Parc des Hautes-Gorges (Saint-Aimé-des-Lacs), Projet Écovillage (Saint-Siméon), montagne de la Croix et secteur des Berges (Clermont).

L'offre culturelle pour les résidents de ces municipalités est aussi faible. L'expérience d'Écovillage à Saint-Siméon est une entreprise d'interprétation de la culture locale en lien avec la demande touristique. Toutefois, ce type d'expérience mixte culture locale/culture de l'Autre en est encore à ses débuts.

Municipalités où la culture est demeurée locale :

- Notre-Dame-des-Monts
- Sainte-Agnès
- Saint-Fidèle

Ces municipalités n'offrent aucune activité touristique à caractère culturel. La mise en valeur de la culture locale par le biais du développement culturel y est très limitée.

2) *Municipalités où l'offre culturelle est mixte ou tend à le devenir.*

Ces municipalités développent où accueillent un projet touristique majeur mais la population exprime surtout une culture locale.

3) *Municipalités où la culture est demeurée locale et où l'infrastructure touristique est absente.*

Cette cartographie nous permet de bien saisir la réalité culturelle de Charlevoix-Est qui se définit par :

- une offre culturelle à caractère touristique forte dans les localités de La Malbaie-Pointe-au-Pic, Cap-à-l'aigle, Saint-Irénée et Baie-Sainte-Catherine
- une absence d'interprétation de la culture locale dans l'ensemble des localités.

- La faiblesse de l'offre culturelle offerte à la population locale dans l'ensemble des municipalités (sauf peut-être un réseau de bibliothèques municipales qui sont souvent déficientes dans certaines municipalités)

Nous nous retrouvons donc devant un milieu presque dénué d'instruments culturels lui permettant de se développer mais cependant doté d'équipements culturels majeurs desservant surtout les besoins d'une population issue de l'extérieur du milieu. D'autre part, le touriste visiteur intéressé à la culture de Charlevoix-Est trouvera peu ou pas de lieu d'interprétation de la culture locale lors de son séjour dans la région. C'est cette situation qu'il faut transformer à l'aube du 21^e siècle, sans quoi la culture locale des gens de Charlevoix-Est risque fort de disparaître pour ne laisser place qu'à la seule offre culturelle touristique qui ne reflète pas ou peu celle du milieu.

À titre d'exemples, il nous importe d'insister sur deux aspects parmi d'autres qui illustrent le manque d'interprétation de la culture locale dans Charlevoix-Est.

L'histoire des trois pays de Charlevoix : les milieux naturels.

L'histoire culturelle de Charlevoix est marquée par la géographie variée du milieu. Les productions culturelles et les activités économiques sont liées à trois milieux de vie précis : *la mer, la terre et la forêt*. Or, pour Charlevoix-Est, peu ou pas d'interprétation culturelle à partir de ces milieux de vie ne s'est imposée jusqu'à récemment.

En ce qui concerne *le secteur terrien et agricole*, la mise en valeur de la culture locale est quasi inexistante. Il reste pourtant beaucoup à faire dans ce secteur.

Le domaine maritime a été totalement délaissé et l'on a même détruit plusieurs spécimens de goélettes construites dans la région.

L'interprétation du *secteur forestier* semble émerger quelque peu avec le projet Écovillage mais il y a encore beaucoup à faire pour que les diverses localités forestières de Charlevoix proposent une interprétation plus structurée de la vie forestière dans le milieu. Des pertes notables doivent être soulignées dans le secteur des Hautes-Gorges en ce qui concerne les sites forestiers traditionnels, notamment les camps de bûcherons.

Il faudrait clairement que la mise en valeur de la culture locale de Charlevoix-Est se fasse à partir des milieux de vie naturels.

La revitalisation des bâtiments patrimoniaux de la région.

La construction de bâtiments neufs pour loger des équipements culturels de Charlevoix-Est constitue une tendance fort dommageable qui a marqué sévèrement le milieu. Charlevoix-Est recèle de nombreux bâtiments anciens témoins de l'histoire locale qui pourraient être réutilisés (ancien bureau de poste, églises, presbytères, anciennes résidences d'été pour estivants et autres) à des fins culturelles. Or, cette façon de faire n'a pas été retenue et on a construit du neuf et souvent même ces constructions

neuves ont déparé le milieu au lieu de s'y intégrer adéquatement. Il nous semble qu'il faudrait faire une priorité de la remise en valeur des bâtiments anciens de Charlevoix-Est et y affecter les ressources financières existantes quitte à faire un moratoire sur toute construction neuve desservant des équipements ou des organismes culturels.

Axes de développement pour une relance de la culture locale de Charlevoix-Est au 21^e siècle

Nous proposons maintenant des axes de développement qui pourraient permettre une relance de la culture locale de Charlevoix au 21^e siècle. Nous retrouvons donc deux grands axes de développement régional et trois axes de développement au niveau local et municipal.

A) Axes régionaux

Notre volonté est toujours de relancer la culture locale afin qu'elle reflète le milieu et réponde à ses besoins. Deux grands axes de développement régional s'imposent à notre avis :

- La mise en place et le maintien d'une activité culturelle sur une base professionnelle dans la région.
- Une redécouverte systématique des éléments constitutifs de la culture locale de Charlevoix.

La mise en place et le maintien d'une activité culturelle sur une base professionnelle.

Il n'y a pas de développement culturel dans quelque milieu culturel que ce soit sans qu'existe une base professionnelle solide. La culture crée aussi des emplois et des emplois significatifs pour le milieu. Toutefois, il faut constater la quasi absence de professionnels de la culture dans Charlevoix et ce dans la totalité des secteurs. Par professionnel de la culture nous entendons une personne formée et dotée de compétences reconnues dans un domaine culturel précis et qui gagne sa vie en partie ou en totalité par son activité culturelle. À ce jour, les rares professionnels de la culture qui résident à l'année dans Charlevoix-Est le font à leur risque et péril et tirent leur subsistance par l'apport d'une clientèle extérieure au milieu. Le maintien d'emplois culturels par l'apport de

subventions gouvernementales fait nettement défaut dans Charlevoix. Dans d'autres régions l'on subventionne des musiciens, des écrivains, des éditeurs, des compagnies de danse, du théâtre mais cela ne se fait pas dans Charlevoix. À cause de cela, le développement culturel local est faible. Il faut compter sur l'apport de professionnels de la culture afin que le développement de la culture locale se réalise dans Charlevoix-Est. L'affaire n'est pas si coûteuse sur le plan financier, les travailleurs de la culture de Charlevoix ne sont pas habitués à de gros salaires mais il faut les soutenir mieux qu'ils ne le sont actuellement. Nous proposons donc que des professionnels de la culture soient subventionnés et appuyés financièrement par le biais d'organismes culturels notamment dans les secteurs suivants : arts d'interprétation et musique notamment le chant choral et les troupes folkloriques ou de théâtre; l'édition et la diffusion des œuvres littéraires et historiques; la culture scientifique; l'histoire de l'art et création artistique et artisanale; la mise en valeur du patrimoine et tout autre aspect de la vie culturelle.

Une fois ce réseau de professionnels de la culture bien établi, nous recommandons de le mettre en lien avec le secteur éducatif afin de former les jeunes à la culture et à les y impliquer. Cette démarche d'éducation à la culture est urgente.

Une redécouverte systématique des éléments constitutifs de la culture locale de Charlevoix-Est

La culture traditionnelle de Charlevoix n'est pas morte, mais elle n'est pas forte. Les éléments constitutifs de cette culture locale existent toujours mais faute d'avoir été mis en valeur ils sont menacés de disparition. Nous recommandons donc qu'un projet-cadre permettant l'identification des divers témoins de la culture régionale de Charlevoix soit mis en place.

Il s'agit ici de retrouver les porteurs de la Tradition afin de recueillir leur savoir et par la suite de le mettre en réseau avec le système éducatif de la région et le milieu afin d'assurer une transmission. Voici les éléments qui devraient composer cette cueillette.

- a) Le folklore oral : contes et conteurs;

traditions folkloriques; us et coutumes. Musiciens et chanteurs traditionnels.

- b) La culture matérielle : l'artisanat, la peinture, la fabrication d'objets d'usage traditionnel, le cabotage et la construction maritime, les pratiques forestières, les métiers artisanaux, la vie agricole, l'alimentation.
- c) L'histoire locale et le patrimoine : identifier les faits historiques majeurs, reconnaître l'expertise scientifique historique, identifier les lieux de diffusion de l'histoire et du patrimoine et les soutenir financièrement.

Lors de l'élaboration de cet inventaire, nous proposons de retenir le nom de porteurs de traditions marquants et même de nommer *trésor régional* - comme cela s'effectue au Japon sous la forme de trésors nationaux - des personnes porteuses de cette tradition.

Nous le répétons, ce travail ne peut se faire que dans une perspective d'éducation et la Commission scolaire de Charlevoix devrait en être partie prenante avec les professionnels de la culture du milieu.

B) Trois axes locaux ou régionaux

- 1- *Reconnaissance de la culture locale à partir des milieux, notamment des municipalités*

C'est d'abord au niveau local que doivent se prendre les décisions qui concernent la mise en valeur de la culture de Charlevoix-Est.

Nous recommandons que les municipalités soient les lieux de décision à ce chapitre.

Nous recommandons aussi que chaque municipalité retienne en priorité son développement culturel local comme une nécessité et non comme un projet marginal.

À ce chapitre "*Small is Beautiful*".

Nous recommandons que les sommes affectées à la culture sur le plan régional s'orientent vers des projets de développement locaux et municipaux en priorité plutôt que sur de grands projets régionaux désincarnés et sans base locale.

2- Former des comités culturels municipaux

Nous recommandons que chaque municipalité de Charlevoix-Est possède son comité de développement culturel.

Ces comités culturels municipaux seraient formés de professionnels de la culture et de citoyens. Nous ne recommandons pas que seuls des professionnels et administrateurs de la culture siègent sur ces comités. Une place doit être laissée à la libre parole des citoyens au sein de ces comités.

Nous recommandons que l'élection des membres de ces comités soit un processus populaire vraiment démocratique et ne relève pas uniquement des autorités municipales.

Si possible, éliminer la " petite politique " et la culture locale s'en portera mieux. En plus, ces comités culturels devraient être dotés d'un financement adéquat.

3- Favoriser un inventaire culturel à la base et évaluer les besoins de formation culturelle dans les milieux

Un plan d'ensemble du développement culturel de chaque municipalité de Charlevoix-Est devrait être adopté. Des sommes d'argent devraient être affectées pour la réalisation de cet inventaire. Cet inventaire devrait axer sur une réponse aux besoins culturels locaux, sur l'identification des ressources culturelles locales et sur les outils de développement nécessaires à l'avancement du projet culturel local. L'éducation du milieu à la culture devrait être le premier mot d'ordre. Le soutien aux professionnels de la culture dans la localité devrait être retenu comme un élément du développement économique local. Chaque comité culturel municipal devrait favoriser la reconnaissance des éléments propres et caractéristiques du milieu local concerné.

Ces axes et ces recommandations ont un objectif prioritaire d'éducation. Il faut développer une formation culturelle dans le milieu et des structures de soutien car la demande culturelle est liée à l'éducation. Il n'y a pas de demande culturelle sans formation culturelle. L'on peut

certainement s'habituer à l'absence d'outils culturels dans le milieu et ne pas en souffrir, toutefois les dommages sur le dynamisme régional sont considérables et toute la population est nécessairement affectée par ce manque. Se passer de développer une vie culturelle dans le milieu, c'est abandonner un élément structurant de l'activité sociale et économique d'un milieu. Aucun milieu social - pas plus Charlevoix-Est qu'un autre - ne devrait se passer de posséder un milieu culturel vivant.

Deux recommandations générales concernant le travail de la Société d'histoire de Charlevoix et le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

L'interprétation et la mise en valeur du patrimoine régional ne sont pas simples. À la lumière de la culture de l'Autre, la préservation des bâtiments et sites patrimoniaux ou encore des paysages se pense trop souvent en fonction de l'offre touristique. Préserver le patrimoine d'une communauté, c'est préserver son identité. Cette volonté de conservation a d'abord comme objectif le milieu de vie lui-même. C'est d'abord pour assurer un milieu de vie intéressant à ses habitants que l'on préserve et met en valeur le patrimoine historique d'une ville ou d'un village. À ce titre dans Charlevoix-Est, tout reste encore à faire. Nos villes et villages perdent progressivement leur cachet et les dommages sont importants.

Nous recommandons qu'une éducation soit faite en ce sens en offrant à la population locale et aux responsables municipaux des formations sur la préservation et la valeur du patrimoine bâti ou encore du paysage naturel.

Cette formation devra naître au sein du milieu et répondre à ses besoins. L'apport de spécialistes extérieurs au milieu devrait être complémentaire à cette démarche. De fait, ce ne sont pas des experts internationaux qui sont les mieux placés pour faire vivre le patrimoine de Charlevoix, mais bien les Charlevoisiens eux-mêmes. Il serait temps que l'on s'en rende compte et que l'on investisse les sommes nécessaires à cette fin.

La Société d'histoire de Charlevoix a lancé en 1999 le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix. Ce centre de recherche est né d'une expertise existant dans le milieu. Cette expertise est mise en réseau avec les milieux scientifiques universitaires. Charlevoix possède un intérêt pour la recherche culturelle. C'est là une des priorités de notre Centre de recherche et nommément dans les domaines suivants : histoire, ethnologie, toponymie, archéologie. Ce projet ne pourra vivre dans le milieu que par l'octroi de budgets de recherche et nous recommandons que les autorités politiques régionales et nationales octroient à chaque année un budget à la recherche culturelle sur une

base scientifique dans Charlevoix. Cet argent affecté à la recherche sera à même de nourrir de multiples projets de développement pour le milieu. La recherche est à la base du développement dans tous les milieux. Charlevoix-Est comme les autres. Le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix existe et il possède une expertise. Il faut appuyer cette base et l'enrichir de notre appui. Cet engagement qui fut celui des Félix-Antoine Savard, Olivier Asselin, Laure Gaudreault, Gabrielle Roy et de tant d'autres nous rappellent que la culture de Charlevoix-Est est riche et qu'elle parle au cœur de l'ensemble des Québécois et même au-delà. Le volume *Histoire de Charlevoix*, cette

synthèse historique de la culture charlevoisienne nous révèle cela. Le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix s'inscrit dans cette démarche et cet héritage. Il faut encore porter le flambeau de la culture de Charlevoix au 21^e siècle et ce de façon compétente et reconnue dans les instances de haut niveau. C'est ainsi que nous maintiendrons l'héritage de la culture de Charlevoix. C'est aussi par la recherche que nous relancerons la vie culturelle de Charlevoix-Est.

Notes :

¹ Gauthier, Serge et Normand Perron. *Histoire de Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000. 387 pages. Les chapitres 6 et 9 furent rédigés par Serge Gauthier : chapitre 6 : 189-223. Chapitre 9 : 315-345.

Tableau 2

Axes de développement pour une relance de la culture locale de Charlevoix-Est au 21^e siècle

Deux grands axes régionaux :

1. La mise en place et le maintien d'une activité culturelle sur une base professionnelle

"Nous recommandons de la mettre en lien avec le secteur éducatif afin de former les jeunes à la culture et à les y impliquer"

2. Une redécouverte systématique des éléments constitutifs de la culture locale de Charlevoix-Est

"Nous recommandons donc qu'un projet-cadre permettant l'identification des divers témoins de la culture régionale de Charlevoix soit mis en place"

Trois grands axes locaux ou municipaux :

- 1- Reconnaissance de la culture locale à partir des milieux notamment des municipalités

a) "Nous recommandons que les municipalités soient les lieux de décision à ce chapitre"

b) "Nous recommandons que chaque municipalité retienne en priorité son développement culturel local comme une nécessité et non comme un projet marginal"

c) "Nous recommandons que les sommes affectées à la culture sur le plan régional s'orientent vers des projets de développement locaux et municipaux en priorité plutôt que sur de grands projets régionaux désincarnés et sans base locale"

- 2- Former des comités culturels locaux

a) "Nous recommandons que chaque municipalité de Charlevoix-Est possède son comité de développement culturel"

b) "Nous recommandons que l'élection des membres de ces comités soit un processus populaire vraiment démocratique et ne relève pas uniquement des autorités municipales"

- 3- Favoriser un inventaire culturel à la base et évaluer les besoins de formation culturelle dans les milieux

Deux recommandations générales concernant le travail de la Société d'histoire de Charlevoix et du Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

a) "Nous recommandons qu'une éducation soit faite en ce sens en offrant à la population locale et aux responsables municipaux des formations sur la préservation et la valeur du patrimoine bâti ou encore du paysage naturel"

b) "Nous recommandons que les autorités politiques régionales et nationales octroient à chaque année un budget à la recherche culturelle sur une base scientifique dans Charlevoix"

Inventer Charlevoix ou

Par Philippe Dubé

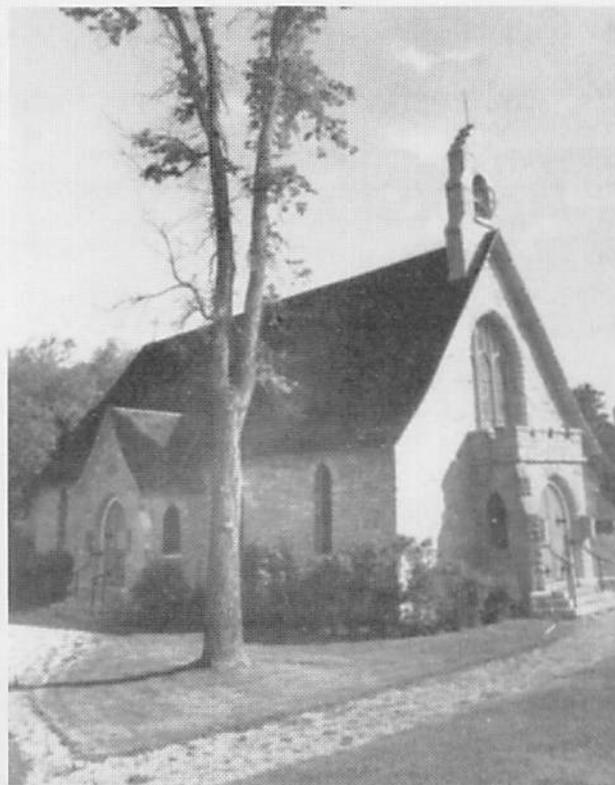
l'idée de cartographier l'espace qu'occupe Charlevoix dans les imaginaires des temps passé et présent¹

En m'invitant aujourd'hui à ce colloque portant sur "L'histoire de Charlevoix : bilan et débats", le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix et la Société d'histoire de Charlevoix - que je remercie chaleureusement - m'a demandé d'identifier, très sommairement et pour fins de discussions, les défis que comporte la recherche actuelle dans le vaste chantier que couvre l'histoire de Charlevoix. D'emblée, j'ai répondu positivement à cette invitation, et ce très spontanément, ne me disant qu'il y avait là une belle occasion de me resaisir intellectuellement parlant, en revenant sur un terrain que j'avais laissé en friche depuis quelques années pour enfin porter un peu plus loin ma réflexion sur le sujet. J'ai donc repris le fil d'Ariane pour revenir à une ancienne proposition que je portais dans mon esprit depuis fort longtemps et qui, en fait, me demandait d'abord de poser un acte de confiance envers moi-même. Pour ce faire, je me suis rappelé les propos de Pierre Bertrand qui livre ceci dans son dernier ouvrage (*L'art et la vie*, Montréal, Liber, 2001, p. 54) :

"Il faut d'abord être vivant pour percevoir, expérimenter, mesurer, expliquer. Seul le savant qui part de lui-même, qui s'enfonce profondément en lui-même, en ses observations, intuitions, imaginations, conceptions, peut faire venir au jour des propositions qui affecteront en profondeur notre compréhension du monde, peut ouvrir de nouveaux horizons, peut faire reculer les bornes de la réalité. Une posture a du sens aussi bien en science et en philosophie qu'en art".

Fort de cette "posture authentique", je me suis donc réinvesti dans ce qui m'avait habité pendant les quelques années que j'ai vécu et travaillé dans Charlevoix (de 1981 à 1985). Ayant tenté de cerner l'histoire de la villégiature dans ce coin

de pays, lors de mes recherches j'ai pu développer une approche qui, d'ailleurs, me paraît encore valable aujourd'hui parce qu'établissant le programme d'"une histoire du pays visité": une histoire construite essentiellement par les regards que l'Autre a porté sur Charlevoix à travers le temps. À ce moment-là, selon moi, se dégageait naturellement si l'on peut dire une sorte de trilogie, une histoire à trois (3) volets qui table sur une acceptation voulant que l'histoire soit



La chapelle protestante de Pointe-au-Pic : un témoin de l'histoire de la villégiature dans Charlevoix.

une forme de récit, une sorte de narration dont on a - nous historiens de tout acabit - à trouver les liens, pour ne pas dire les liants. Donc une trilogie à travers laquelle le pays de Charlevoix s'est peu à peu construit, s'est "inventé" selon les termes d'Eric Hobsbawm (*The Invention of Tradition*, Cambridge, 1986). Après avoir traité de l'histoire du pays visité à travers les travaux que vous connaissez, il y avait dans la suite de l'histoire à faire, à raconter, celle du "pays ethnographié" et enfin celle du "pays imaginé". Dans cette série, logeait l'idée

que l'histoire se construit à même divers matériaux et pour mener à bien une entreprise de recherche valable - parce que plurielle - en histoire, il fallait prendre en compte dans un certain ordre de nombreux paramètres, en fait une combinaison de facteurs. Depuis lors, Monsieur Serge Gauthier par ses travaux de doctorat à l'Université Laval a - si l'on peut dire - comblé le deuxième volet de cette trilogie pressentie antérieurement en traitant de l'apport des folkloristes à l'héritage culturel de cette région et de saisir, dans toute sa complexité, l'influence de leurs études sur la construction narrative et identitaire de Charlevoix. Toute la pertinence de sa démarche réside dans le fait qu'il y décèle la part des matériaux retenus par les folkloristes pour "fabriquer" en somme leur Charlevoix, un Charlevoix aux accents plutôt mythiques. Je laisserai évidemment Serge Gauthier vous révéler cette part d'histoire qu'il a d'ailleurs commencé à dévoiler à travers ses récentes publications (*Histoire de Charlevoix et Marius Barbeau*, notamment).

Donc, on aura compris que toute histoire, quelle qu'elle soit, se fait, se défait et se refait constamment à partir d'une variété de matériaux, au gré du temps, des besoins et des modes en cours. C'est là qu'apparaît le

troisième volet projeté et que j'avais intitulé "Le pays imaginé", proposition de recherche qui reste évidemment à faire. Travail qui me semble aussi incontournable pour les prochaines années et qui est au cœur de mon propos d'aujourd'hui. Il s'agit en somme d'un appel que je lance à la jeunesse pour la régénération de l'histoire de Charlevoix par le détour de l'exploration de l'imaginaire. Ce chantier à venir, à définir pourrait s'intituler Le Charlevoix de nos rêves et se baliser de la façon suivante :

Coll. Pierre Rochette

Charlevoix de nos rêves

“Questionner l’histoire de Charlevoix, c’est non seulement refaire le parcours de ceux et celles qui l’ont bâti, visité ou encore dirigé politiquement ou économiquement parlant. Mais c’est aussi reprendre le chemin intellectuel de ceux et celles qui l’ont pensé, imaginé, voire même rêvé. C’est comme s’il y avait deux grands aspects, deux dimensions en somme d’une même réalité historique que l’on appelle aujourd’hui Charlevoix. La part de réel nous fournit en fait un ensemble de données factuelles qui restent, au demeurant, fort passionnantes à analyser. Par ailleurs, il y a toute une part d’irréel, d’imaginaire, de virtuel – pour prendre un mot trop à la mode – qui mérite que l’on s’y penche plus sérieusement. En effet, Charlevoix a été pour certains cette terre promise, idyllique, cet eldorado, cette sorte de paradis terrestre qui a nourri toute une suite d’imaginaires : d’abord celui de l’historien, puis du géographe, du littéraire (poète, romancier), du peintre, du photographe, du cinéaste, de l’architecte, de l’artiste somme toute, qui, à leur manière, ont rêvé le pays. C’est donc une invitation à chercher de ce côté-là du versant qui est ici lancée. Charlevoix a été rêvé, a même agi comme lieu mythique, comme une sorte d’utopie que certains ont porté haut dans leur imaginaire. Je pense évidemment à William Hume Blake², George Wrong, Patrick et Maud Morgan, Clarence Gagnon, ceux du Groupe des Sept, Jean Palardy, André Biéler, Félix-Antoine Savard, René Richard, Pierre Perreault et combien d’autres qui ont rêvé de ce pays, qui ont littéralement rêvé ce pays. On s’aperçoit que pour se rendre au sommet de cette montagne que peut symboliser Charlevoix, il y a plusieurs voies d’accès et que les parois abruptes - et parfois exaltantes - méritent tout autant d’être franchies pour gagner ses hauteurs. Loin des sentiers battus, on peut tout de même, et encore, y trouver son chemin et atteindre les cimes élevées offrant les plus beaux points de vue. Charlevoix a fait abondamment rêver!”

Dans la perspective de se servir ici de l’imaginaire comme unité de mesure et d’analyse pour calibrer en quelque sorte avec encore plus de profondeur

l’histoire de Charlevoix me semble une avenue intéressante de recherche à venir. En 1995, dans un article de la revue *TEOROS*, traitant des “aspects historiques du tourisme”, j’ai tenté une synthèse qui s’appuie sur l’idée d’un imaginaire, canadien celui-là, qui se trouvait en quête constante de rêves, et la villégiature tel que je l’avais étudiée était à mon sens une certaine façon de rêver. Et quand on y regarde de près, il est clair que Charlevoix a agi comme un écran sur lequel on a projeté beaucoup de “vues” (comme disaient les anciens) et qui a permis de libérer un certain imaginaire. Et c’est cette dimension à laquelle je vous invite à réfléchir, comme étant une source fort importante d’analyse.

Pour conclure, il m’apparaît intéressant d’explorer ce Charlevoix “mythique”, “imaginaire”, “idyllique”, “onirique”, “utopique” jusqu’à un certain point, dans lequel on a investi une part de rêve. Il faut bien comprendre que cet exercice de projection, de représentation auquel se sont prêtés de nombreux “imagistes” (pour leur trouver temporairement une appellation) s’inscrit le plus souvent dans une démarche mentale qui engage à la fois l’intellect et l’émotivité. Et cette démarche imaginaire, j’aimerais l’appeler EMPAYSEMENT³, au sens où le pays devient ici un lieu d’ancrage, d’enracinement. Si l’on accepte que le voyage, le tourisme et la villégiature servent habituellement à des fins de “dépaysement”, puisqu’ils se pratiquent

sous forme de passage où l’on cherche à décrocher quelque peu de la réalité quotidienne. Il faut croire que *l’empaysement* est, à partir d’une certaine lecture de la topographie, une manière de se projeter sur le paysage (naturel et culturel), sur les gens qui l’habitent, sur l’espace à modeler, à moduler. De projeter en somme sur lui sa part de rêve, sa part d’onirisme qu’il provoque, qu’il suscite. Nous suggérons ici que *l’empaysement* crée sa part non seulement de rêve mais de pays, car nous savons maintenant que le pays réel n’existe pas vraiment puisqu’à tout moment il doit négocier avec l’irréel, le surréel dans un aller-retour somme toute fécond. CHARLEVOIX N’A PAS FINI DE FAIRE RÊVER.

Notes

¹ Le titre de cette présentation s’inspire directement de l’ouvrage de Pamela J. Bélanger *Inventing Acadia, Artists and Tourists at Mount Desert, Rockland (Maine), The Farnworth Art Museum, 1999. 174 p.* (Je remercie la doctorante Nathalie Hamel qui mène un vaste projet de recherche sur William Corverdale et qui a eu la délicate attention de me faire connaître cet ouvrage).

² Sur la pierre tombale de William H. Blake (1861-1924) située au cimetière de Pointe-au-Pic au Murray Bay Protestant Church, il est inscrit ceci :

“The spirit of a man is the candle of the lord”. Bel exemple de quelqu’un porté, animé par un projet intellectuel et spirituel nourri d’imaginaire.

³ Pour les besoins de la discussion, voici un néologisme qui pourrait aussi inclure une dimension emblématique ainsi qu’une certaine poétique de l’emblème.



Epitaphe de William H. Blake, au cimetière de l’église protestante de Pointe-au-Pic.
“The spirit of man is the candle of the Lord”

Dédicace à Notre-Dame de l'Espace

Par Serge Gauthier

J'ai reçu le beau cahier préparé par l'abbé Bertrand Fournier au sujet du quarantième anniversaire de la présence de la dévotion de Notre-Dame de l'Espace sur une montagne de Baie-Sainte-Catherine avec un peu d'appréhension. Je me disais: consacrer une section de notre Revue d'histoire de Charlevoix à une dévotion mariale, en 2002, n'est-ce pas un peu trop aventureux ?

Puis la volonté de réaliser ce projet m'est rapidement venue. Il y avait à ce moment encore et jusqu'à maintenant, l'image impérissable du 11 septembre 2001 et de ces avions fracassants le World Trade Center de New York. Puis encore cette crainte désormais de prendre l'avion, un espace devenu si insécure, si incertain. Et si Notre-Dame de l'Espace avait quelque chose à nous dire en 2002?

L'idée du Frère Laurent Cosgrove était de sécuriser les cieux grâce à une sincère dévotion mariale. Et comme nous avons besoin de cela en nos jours décidément infortunés! Et toute cette rumeur de guerre autour de nous! Je crois que l'initiative du Frère Laurent Cosgrove est plus actuelle que jamais et je n'ai plus douté de la nécessité de produire cette section consacrée à Notre-Dame de l'Espace.

Cependant que, depuis ce temps, je n'ai rencontré que l'oubli autour de Notre-Dame de l'Espace. Les



*Image pieuse consacrée à
Notre-Dame de l'Espace*

éventuels contributeurs financiers se sont presque tous défilés devant l'opportunité d'appuyer ce beau projet. De passage à Baie-Sainte-Catherine cet été, je n'ai vu que bruits et fureurs autour de la Croisière aux baleines, génératrice de riches deniers et pour qui on a même retiré l'affiche indiquant le site de Notre-Dame de l'Espace. C'est un tourisme de l'éphémère qui s'agite là-bas et Notre-Dame de l'Espace ne convient pas bien à ce créneau. J'espère qu'elle saura inspirer encore un relent de mémoire ou un simple élan de coeur quelque peu gratuit aux gens de ce beau village!

C'est le règne de l'argent et du dépit. La Société d'histoire de Charlevoix publie quand même, sans espoir jamais de rentabiliser ce projet mais avec l'idée de la durée, pas de l'éphémère. Ce sera une sorte de témoignage, je crois, pour qui saura le voir, dans une société qui se cherche et qui se perd dans le monde trop calculé du profit.

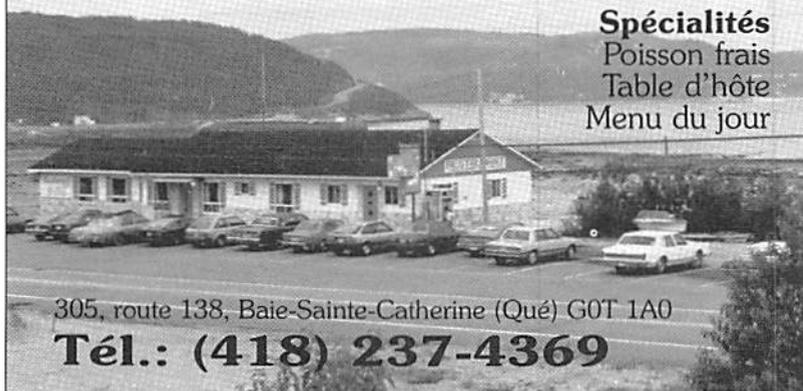
Que Notre-Dame de l'Espace nous inspire! Le Frère Laurent Cosgrove qui a connu les affres de la guerre s'inquiéterait sans nul doute de notre époque où les instincts guerriers des hommes de pouvoir dominant encore. Que Notre-Dame de l'Espace nous protège! Il faut simplement l'évoquer et ne pas oublier cette dévotion mariale cédée en héritage aux habitants de Baie-Sainte-Catherine, de Charlevoix et de l'Univers!

Ce cahier consacré à Notre-Dame de l'Espace a pu être produit grâce à l'appui de Monsieur et Madame Georges Fournier, propriétaires du Motel Georges de Baie-Saint-Paul. Monsieur Georges Fournier est aussi l'auteur de la plupart des photos de ce cahier.

Nous voulons aussi remercier l'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu pour son appui à ce projet.

RESTAURANT LE CÈDRE

Spécialités
Poisson frais
Table d'hôte
Menu du jour



305, route 138, Baie-Sainte-Catherine (Qué) G0T 1A0

Tél.: (418) 237-4369

Notre-Dame de l'Espace

Le grand projet du Frère Laurent Cosgrove, o.p.



Par l'abbé Bertrand Fournier

Le dimanche, 27 mai 1962! Une statue de la Vierge, connue sous le vocable de Notre-Dame de l'Espace, était placée officiellement dans la région de Charlevoix, à Baie-Sainte-Catherine, sur le sommet de la haute montagne qui surplombe l'embouchure de la Rivière Saguenay et du Golfe Saint-Laurent.

À la même époque, les événements repères qu'ont été le Concile Vatican II et les recherches scientifiques spatiales sur la lune étaient loin d'infirmier l'actualité de la dévotion à la Reine de l'Univers sous ce nouveau titre.

À cette occasion, *Le Confident*, hebdomadaire de Charlevoix, avait couvert largement cet événement mémorable. Depuis ce temps, chaque année la communauté paroissiale de Saint-Firmin de la Baie-Sainte-Catherine se rend en pèlerinage au lieu de prière aménagé sur le promontoire du cap. D'ailleurs chaque jour, à l'église paroissiale, l'autel du Saint-Sacrement dédié à Notre-Dame de l'Espace, rappelle aux fidèles la protection particulière de la Mère de Jésus.

Il est, dit-on " un devoir de mémoire ". En ce 40e anniversaire de cette date historique, le moment est propice pour évoquer à l'aide surtout des souvenirs des témoins du temps, les principaux éléments de cette pieuse réalisation mariale.

Notre-Dame de l'Espace

Ce nouveau nom donné à la Mère de Jésus est bien de notre temps. Il rappelle une période précise de la vie du Frère Laurent Cosgrove, O.H.

Dans ma mémoire, ce vocable fait aussi revivre le souvenir de conversations prolongées tenues au presbytère lors des séjours de ce dernier à Baie-Sainte-Catherine. Cela me permet de rendre compte des principales étapes du touchant projet que ce religieux a réalisé aux confins de Charlevoix, en l'honneur de la Vierge Marie.

Les antécédents du projet

C'était à l'époque de la Seconde Guerre



L'autel élevé à Notre-Dame de l'Espace à Baie-Sainte-Catherine

mondiale. Parmi bien d'autres, le Frère Laurent est interné pendant quatre ans à la Grande Caserne Saint-Denis, en banlieue de Paris.

Jour et nuit, il est témoin des méfaits des bombardements qui dévastent la ville et fauchent des vies humaines. Lui et ses compagnons d'infortune prient pour que prenne fin ce désastre. C'est à la Mère de Dieu qu'ils confient leur supplication. Dans sa ferveur, le Frère Laurent promet à Notre-Dame que, la guerre finie, il s'appliquera à la faire honorer sous le titre de Notre-Dame de l'Aviation. Dans le camp, pour soutenir la prière du groupe, un des prisonniers a sculpté une statue illustrant ce nouveau vocable.

Un jour, on demande au Frère Laurent comment il donnerait suite à ce projet lorsque la paix serait revenue. Comme

réponse, le religieux explique que, dans son pays, il y a une site privilégié, avec un cap imposant, où la Statue de Notre-Dame aurait une place d'honneur. Et déjà, c'est comme s'il voyait sur le faite de cette montagne, qui dominerait Baie-Sainte-Catherine et Tadoussac, Marie veillant sur les aviateurs et aussi sur le transport maritime et routier.

C'était un rêve qu'il portait en lui depuis sa jeunesse. En effet, un jour, étant sur les bateaux-croisières qui sillonnaient le fleuve Saint-Laurent et la rivière Saguenay, le jeune Cosgrove avait été frappé par les hautes montagnes à l'entrée du Saguenay. Quel beau promontoire, se disait-il, pour y ériger une statue. Dans la pensée du Frère Laurent, c'est sur ce site que l'ex-voto accomplirait sa fonction.

Le retour

Vint le jour tant attendu de la Libération: le 25 août 1944. Avec l'aide du Général Georges Vanier, ambassadeur du Canada, un avion ramena au pays le Frère Laurent, le 23 novembre suivant. En vue de refaire sa santé, ses supérieurs recommandèrent au religieux un temps de repos. Comme destination, Baie-Sainte-Catherine fut un choix facile. L'abbé Louis-Nil Tremblay, le curé, l'accueillit chaleureusement. Mis au courant des années d'épreuve du Frère, il lui dit, avec un petit sourire espiègle: les Allemands vous ont fait prisonnier, moi aussi je veux vous faire prisonnier dans mon presbytère.

Le projet progresse

Au cours de ces semaines, le frère Laurent partage avec son hôte ses souvenirs, mais surtout son projet marial que le curé encourage résolument.

Avec l'abbé Tremblay d'abord, puis avec de jeunes guides, Gilbert Laprise et surtout Benoît Imbeau, le Frère Laurent fait des expéditions de reconnaissance des lieux. Il arpente les terrains qui avoisinent le site déjà envisagé et escalade les paliers de la montagne par des sentiers qui mènent jusqu'au sommet du cap. Sur son chemin, à l'instar du Frère André, il place des médailles de la Sainte-Vierge, tout en lui confiant le pieux rêve longtemps caressé.

Coll. Georges Fournier

Par la suite, avec la permission de ses supérieurs, il revient régulièrement à Baie-Sainte-Catherine, toujours reçu fraternellement par l'abbé Louis-Nil, et, plus tard, par l'abbé Oscar Blondin, le nouveau curé.

En 1959, après neuf ans comme vicaire à Saint-Siméon, j'étais nommé curé de Saint-Firmin pour remplacer l'abbé Blondin qui venait de prendre charge de la paroisse de Saint-Hilarion.

Un jour, par l'autobus Drolet venant de Québec, m'arrive la belle visite du Frère Laurent. Dès le début de notre rencontre, je fus conquis par la personnalité de ce religieux.

Un véritable cadeau que ces visites qui s'échelonnèrent de 1960 à 1963. Ces séjours prolongés étaient de riches moments d'échanges qui agrémentaient nos journées et nos soirées, tissant des liens d'une amitié profonde. À la fois, je découvrais un homme attachant: caractère marqué, sens de l'organisation méthodique, de la joie à revendre, poète à ses heures, distinction; un religieux à la spiritualité éclairée, aux attitudes et comportements empreints de délicatesse, de discrétion, de révérence, d'humilité. Il est vrai que le parcours de cet homme avait été bien particulier!

Avec le temps, le projet se précise. Le Frère Laurent a déjà entrepris des démarches auprès des autorités de la Cie Price, propriétaire du domaine. On concède à l'Ordre des Frères Hospitaliers, de Saint-Jean-de-Dieu, une portion de terrain dans la montagne et ses abords. Guidés par un monsieur Imbeau de la Cie Price, des paroissiens bénévoles, habiles forestiers, s'appliquent à défricher les lieux et à préparer un tracé de chemin pour atteindre un premier plateau. Par l'entremise du maire, Wellie Savard, le Conseil municipal et d'autres responsables, fournissent l'équipement nécessaire au chantier. À partir de là, un sentier panoramique permet de se rendre au sommet de la montagne; on y prépare un belvédère où sera érigé une sorte de retable pour la Madone.

Le frère Laurent avait déjà soumis à ses supérieurs le désir de bâtir là-haut une chapelle votive en pierres. Ses yeux brillaient quand il montrait une image-référence qui représentait un modeste sanctuaire de montagne dans les Alpes. Ce souhait ne fut pas réalisé.

De même, à quelques reprises, il parlait de la possibilité d'établir une éventuelle équipe ou association qui serait responsable de l'accueil des aviateurs et autres visiteurs-pèlerins, soit au petit sanctuaire projeté, soit aux aéroports.

Depuis le début des opérations, l'Ordinaire du Diocèse a été mis au courant de ce qui a été réalisé avec l'encouragement des curés de l'endroit. Toutefois, le Frère Laurent se rendait compte que sur certains points, surtout la chapelle, Mgr Maurice Roy semblait un peu réticent. Ce n'est peut-être pas sans raison, se disait le religieux. Certains événements récents, ailleurs, étaient là pour illustrer les inconvénients d'une certaine piété. Le Frère Laurent se disait que peut-être il avait présenté son projet de manière insuffisante. Mais, il croyait que ces inquiétudes légitimes pourraient être dissipées en faisant appel aux traditions séculaires de son Ordre et en évoquant la grande piété des pasteurs et paroissiens de Saint-Firmin. En tout cela,

l'autorité diocésaine souhaitait que j'accompagne, avec circonspection, les démarches concernant le projet.

L'accomplissement du projet

Enfin, après plusieurs années de persévérants efforts, voici que le projet si cher au cœur du Frère Laurent est devenu réalité. Notre-Dame de l'Espace est à l'honneur dans la petite église paroissiale et, surtout, sa statue est placée officiellement sur le site marial de la montagne. Le dimanche, 27 mai 1962, c'est jour de grande célébration à Saint-Firmin de Baie-Sainte-Catherine.

Dans le *Confident de Charlevoix*, un article, rédigé par le curé, retrace le déroulement des cérémonies et décrit le climat de la fête. Ce texte, reproduit dans le présent numéro de cette revue, fait revivre l'atmosphère de cette journée relatée mémorable autant pour le Frère Laurent et ses confrères que pour toute la communauté chrétienne de Saint-Firmin.



L'abbé Bertrand Fournier prononçant une homélie en l'église de Baie-Sainte-Catherine.

La cérémonie d'installation du 27 mai 1962



Par l'abbé Bertrand Fournier

C'est bien le dimanche 27 mai 1962, sur une montagne de Baie-Sainte-Catherine, à l'entrée du Saguenay, qu'on plaçait officiellement, pour la première fois au monde, une Madone de conception essentiellement canadienne appelée *Notre-Dame de l'Espace*.

Un frère de l'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, le Révérend Frère Laurent Cosgrove eut l'idée de cette Madone dans un camp d'internement au cours de la dernière guerre. Ému à la vue de ces oiseaux d'acier, les avions, devenus des engins de désolation et de mort, il fit le voeu, pour la cessation de la guerre, d'employer tous les moyens bons pour faire honorer Notre-Dame sous ce nouveau vocable.

Sculptée par Médard Bourgault

Depuis, une statue conçue par le Frère Laurent a été sculptée; l'exécution en fut confiée au sculpteur réputé, Médard Bourgault, de Saint-Jean-Port-Joli. Une image et une prière avaient déjà été approuvées par l'Autorité ecclésiastique, et avaient déjà été distribuées un peu partout au Canada et même dans les pays étrangers.

En effet, cette Madone est bien d'actualité à notre époque où les voyages par air sont devenus chose commune, où avions, spoutniks et fusées sont sujets familiers; aussi cette Madone est-elle bien agréée des aviateurs, astronautes et voyageurs de l'air.

Il ne manquait qu'un lieu où l'ambiance pourrait s'accorder avec ce nouveau titre. Depuis plusieurs années, le Frère Laurent avait arrêté son choix sur l'un des plus beaux sites de Charlevoix pour être l'endroit officiel dédié à Notre-Dame de l'Espace. Par ses décors naturels majestueux, ses horizons illimités et sa situation géographique exceptionnelle, Baie-Sainte-Catherine, à l'embouchure du Saguenay, semblait destinée, si on peut dire, à offrir à Notre-Dame un lieu digne de son nouveau titre.

Aussi le geste de ce jour, bien modestement, voulut dédier à Notre-Dame de l'Espace, dans une ambiance de beauté et de quiétude, un haut lieu de prières et d'accueil en son honneur et à l'intention de tous les gens de l'air, des espaces interplanétaires et de tous les visiteurs.

Pour la circonstance, le modeste temple paroissial avait été orné avec goût de



Une foule nombreuse assiste à l'installation de la statue de Notre-Dame de l'Espace sur une montagne de Baie-Sainte-Catherine le 27 mai 1962.

fleurs et de bannières aux couleurs mariales. L'autel de la Vierge de l'Espace, par ses décorations particulières, disposées avec unité, harmonie et variété, faisait un beau trône à Notre-Dame.

Dès avant trois heures de l'après-midi, l'église était déjà remplie de paroissiens, de visiteurs et amis du Frère Laurent. Il y avait aussi une forte délégation de religieux de l'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu représentant chacune des maisons de la Province. Les Novices de l'Hôpital Saint-Augustin firent les frais du chant et du service de l'autel.

Après quelques chants d'hommage à Marie, le curé de l'endroit, Monsieur l'abbé Bertrand Fournier, expliqua l'actualité du nouveau vocable de la Madone et le sens de la cérémonie. La bénédiction liturgique fut faite par le Révérend Père Exupère Viens, qui auparavant, avait béni la première statue de Notre-Dame de l'Espace.

Au pied de la montagne, la chorale des novices exécuta différents chants en attendant le regroupement de la foule puis, lentement, au rythme des Ave et des cantiques plus de 300 personnes gravissant la montagne à la suite de la Madone portée par le Frère Laurent lui-même. Spectacle des plus impressionnants par la ferveur et le recueillement de cette foule priante. Chaque étape du pittoresque sentier nouvellement tracé découvrait

graduellement un panorama des plus grandioses et donnait lieu à un refrain marial dirigé alternativement par la chorale des Novices et celles des Enfants de Marie.

Au sommet de la montagne, une enceinte avait été défrichée pour permettre de dresser un reposoir destiné à recevoir la Madone. Par corvées, des hommes et des jeunes gens de la paroisse s'étaient acquittés de ce travail bénévolement.

Et pendant que prières et cantiques continuaient, la foule prenait place au pied du trône marial.

Une place de choix

La statue de Notre-Dame de l'Espace était maintenant rendue dans le domaine qu'on lui avait cherché depuis plusieurs années. Arrivés à l'endroit désigné, le Frère Laurent remit la statue au Révérend Père Judicael Maréchaux, alors provincial, pour qu'il l'installe lui-même officiellement. Et c'est par le chant du Magnificat que les assistants acclamèrent Notre-Dame après lequel, le curé de l'endroit récita au nom de tous la prière approuvée à Notre-Dame de l'Espace. Quelques allocutions suivirent, puis le Révérend Père Judicael sous une forme profondément pieuse fit un touchant éloge de Marie, notre bonne Mère. Il eut des paroles de délicatesse à l'endroit des officiels de la fête et de la population du village. Il traduit le désir de tous de voir

grandir ce lieu de prières à Notre-Dame. Le Révérend Père Exupère, en quelques mots, mentionna les longs efforts accomplis par le Frère Laurent pour réaliser ce projet et il tira la leçon de l'efficacité de la confiance en Marie. Monsieur l'abbé Nil Tremblay de Saint-Fidèle avait été le premier curé témoin du désir du Frère Laurent, loua ce bel hommage marial et invita toutes les personnes présentes à venir y prier Notre-Dame.

M. Wellie Savard, maire de Baie-Sainte-Catherine, félicita les Frères de Saint-Jean-de-Dieu d'avoir choisi ce site et il les remercia de l'honneur fait à son village. Cette présence de Notre-Dame de l'Espace, dit-il, nous invite à élever nos regards vers en haut.

Le Docteur Arthur Leclerc, qui était également présent avec son épouse, après avoir dit quelques mots sur la Vierge, fit l'éloge de ce haut lieu de son comté qui s'accorde si bien avec le nouveau titre de la Madone.

Enfin, après quelques échanges fraternels, chacun prit le chemin du retour méditant sur ces moments d'intense piété. Longtemps, les témoins de cette touchante démonstration de foi à l'endroit de Marie, se rappelleront et l'ambiance de grande beauté de cette montagne et la silhouette gracieuse de cette Madone de l'Espace au geste à la fois invitant et protecteur. Entre ciel et terre, entourée du vert des forêts et du bleu de la mer et du ciel, Notre-Dame de l'Espace sera désormais chez elle à ce carrefour séculier de toute circulation.

Ce texte a aussi paru dans la revue *Nos Frères Les Hommes* publiée par les Frères Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu: volume 34, numéro 5 (septembre 1971): 19-21

Cordiale invitation

Une madone dite Notre-Dame de l'Espace sera installée officiellement sur une montagne à Baie-Sainte-Catherine (Charlevoix), à l'embouchure du Saguenay, le 27 mai 1962.

À trois heures (PM) une cérémonie religieuse aura lieu à l'église, d'abord, puis sur la montagne à l'occasion de ce geste historique.

Monsieur le curé de Baie-Sainte-Catherine et le Très Révérend Père Judicael, Provincial des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, sont heureux de vous inviter cordialement à cet hommage rendu à la Souveraine de l'univers sous le titre de Notre-Dame de l'Espace.

Texte de l'invitation pour la cérémonie du 27 mai 1962.



De gauche à droite : Frère René Bourboin, Frère Judicael Maréchaux, Frère Laurent Cosgrove, Abbé Bertrand Fournier, Père Exupère Viens et Frère Albert-Marie Lapierre.

Coll. Georges Fournier

Notre-Dame de l'Espace

Par Laurent Cosgrove

Un fait indéniable caractérise notre époque: la nostalgie des espaces infinis. Qu'il soit de l'Est ou de l'Ouest, le fait s'impose désormais aux citoyens du monde comme un signe de nos temps.

Pourquoi la grâce de Dieu ne s'emparerait-elle pas de ce nouveau plan de l'humain pour le faire entrer dans ses éternels desseins de salut et de sainteté? Pourquoi Marie, Reine du monde n'y serait-elle pas associée; toute grâce passant du Coeur divin de son Fils par son Coeur Immaculé pour descendre jusqu'à nous!

Et voici qu'apparaît un nouveau vocable glorieux pour Marie: celui de "Notre-Dame de l'Espace".

Qu'ils sont immenses, qu'ils sont variés, inattendus, les provinces et les secteurs qui constituent cet "espace" de la Reine de l'Univers. Mais avant de les énumérer - oh! bien sommairement - passons à l'historique du nouveau vocable de "Notre-Dame de l'Espace", qui vient de recevoir l'approbation de l'Ordinaire de Montréal.

Il était un humble frère de Saint-Jean-de-Dieu, canadien, petit de taille, mais le coeur plein d'une inébranlable confiance dans la bonté toute puissante de Dieu. Prisonnier à la Deuxième

Guerre mondiale, près de Paris, en 1940, il voyait par la meurtrière de son cachot, où il était aux arrêts, les avions et les parachutistes tombant du ciel, hélas! en trop grand nombre, mitraillés et déchiquetés: douloureux et ardents holocaustes offerts à la patrie.

Frère Laurent était bouleversé à la vue de tant de jeunes gens, impitoyablement fauchés au printemps de leur vie. L'angoisse le prenait au coeur, en songeant aux dangers courus par Notre Très Saint Père le Pape et par toute la chrétienté, aux catastrophes sans nom qui se multipliaient de plus en plus, aux innombrables victimes faites par ces "oiseaux d'acier", devenus des engins de désolation et de mort.

C'est alors qu'anéanti et mû par un sentiment de chrétienne charité, il fit le voeu de mettre en oeuvre tous les moyens en son pouvoir pour faire honorer Notre-Dame de l'Espace, Reine de l'Aviation, afin d'obtenir la cessation de l'horrible fléau de la guerre. Celle-ci se termina effectivement quelques mois plus tard. Puisse-t-elle ne jamais recommencer!

Après quinze années d'efforts et de difficultés, l'humble Frère de Saint-Jean-de-Dieu put, sous l'obéissance à ses Supérieurs religieux, faire exécuter la

statue de Notre-Dame de l'Espace, conçue d'après ses longues méditations aux pieds de Marie. Son éminence le Cardinal Paul-Émile Léger, Archevêque de Montréal, daigna approuver la prière en l'honneur de la douce Madone. Prière qui dépose dans son Coeur de Mère, sous le manteau de sa puissante protection, les supplications et toutes les intentions de ses enfants tendrement aimés. Cette haute approbation, empreinte d'une touchante bienveillance, vint couronner les encouragements et les espérances, recueillis par le Frère Laurent, plusieurs années durant, auprès des autorités épiscopales des diocèses qu'il lui fut donné d'aborder, pour son grand réconfort.

C'est ainsi que nous apparaît Notre-Dame de l'Espace, Reine ineffable, dont le règne, d'une exquise douceur, s'étend non seulement aux univers progressivement décelés par nos télescopes les plus puissants, aux sphères situées comme en banlieue de notre système solaire, ou à celles déjà contactées par nos fusées et par nos techniques d'exploration mais il comprend aussi sur notre modeste planète cent complexes et industries diverses: administration, bureaux d'études, usines, bancs d'essai, spécialistes et professionnels, publicité, champ d'aviation, personnel naviguant et soignant, voyageurs et usagers, un monde innombrable. N'est-ce pas que, par son intercession toute puissante auprès de Dieu, Notre-Dame de l'Espace règne sur l'immensité de la création?

C'est bien par Elle, douce Madone, à cette nouvelle étape de l'histoire humaine, qu'il plaît au Seigneur de saisir, une fois de plus, l'homme à plein corps, - disons en plein vol - d'utiliser, pour les desseins salutaires de son amour infini, l'inextinguible soif de dépassement de sa fragile créature, son secret besoin d'aller au-delà de ses espérances immédiates et terrestres. Notre-Dame de l'Espace se montre à nous comme Notre-Dame des horizons visibles et des espaces invisibles de notre monde terrestre et du monde futur.

Quelle splendide tâche d'apostolat ne sera-t-il pas réservé à l'Aviation pour l'extension de la foi et du règne de la charité du Christ, des Missions et des milieux d'évangélisation de tous les continents! Quel champ de fraternité immédiate, la société n'utilisera-t-elle pas, si l'on songe qu'à l'essor

prodigieux de nos techniques et de nos explorations interplanétaires, réussites et projets d'une hardiesse incroyable, rêves fous qui apparemment confondent les imaginations les plus audacieuses, nous devons, dans le domaine courant de l'exploitation mille améliorations relatives à la rapidité, la sécurité et le confort des communications.

Cette évolution bienfaisante, qui a ses répercussions dans les domaines moral et social, tend à resserrer de plus en plus les liens qui unissent les hommes, les nations et les continents, et, en supprimant les distances, à faire prendre conscience à tous les membres de la société humaine qu'ils

sont en réalité membres de la grande famille des enfants de Dieu, leur commun Père des cieux.

Pour rapprocher les fils et les filles de plus en plus du Coeur de leur Père et de leur Mère du ciel, Frère Laurent s'en remet pour tous ses projets en ce sens à Notre-Dame de l'Espace, Si le proverbe courant peut dire: "Ce que femme veut, Dieu le veut", à combien plus forte raison, le Seigneur Jésus exaucera-t-il la Bénie d'entre les femmes, qu'il appela du doux nom de Mère.

Nos Frères les hommes, vol. 34, no. 5 (1971) : 22-23.



Autel dédié à Notre-Dame de l'Espace dans l'église de Baie-Sainte-Catherine

Révérénd Frère Laurent Cosgrove O.H. (1890-1971)

Horace Cosgrove naquit le 24 février 1890 à Kingston en Ontario. Il était le fils de Georges Cosgrove et de Alpaide Alain. À l'âge de 23 ans, il entra chez les Frères Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu en France où il fit son postulat et son noviciat, désireux de se consacrer au Seigneur pour le servir dans ses membres souffrants. Il émettait sa profession solennelle le 25 février 1920.

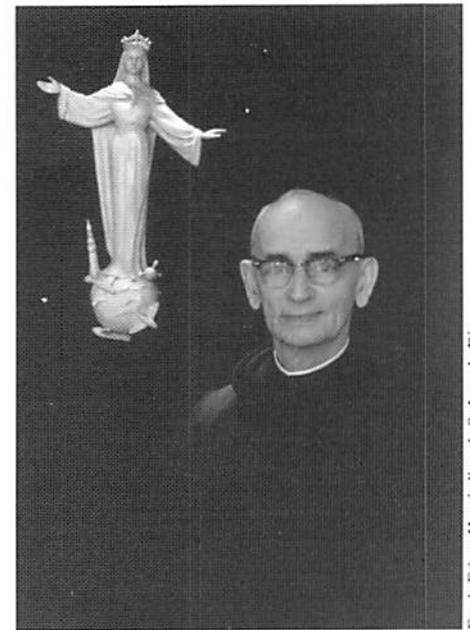
Le 16 avril 1927, le Frère Laurent (Horace) Cosgrove arrivait à Montréal avec deux autres Religieux de la Province Française dans le but d'y établir l'Ordre au Canada. Après bien des démarches, il prenait possession d'un Refuge de la rue Saint-Paul, dans le quartier le plus infortuné de la métropole. Cette oeuvre avait été mise sur pied par M. Achille David. Un comité avait été formé dans lequel se trouvait le dévoué M. Olivar Asselin qui possédait de grandes qualités de coeur et d'esprit et avec lequel le Frère Laurent noua vite une véritable amitié.

Inutile de dire la quantité de travail que durent déployer ceux qui prenaient possession de cette maison de charité qui avait été quelque peu négligée depuis un certain temps, pour restaurer ce Refuge, le rendre propre et agréable pour les indigents et tous ceux qui désiraient en faire leur chez-soi. Le Frère Laurent et ses dévoués Confrères passèrent des mois entiers, des jours et des nuits à mettre cet édifice propre, après quoi, il ne restait plus qu'à le garder dans le même état. Ils

se mirent ensuite à quêter à l'instar de Saint-Jean-de-Dieu afin de trouver du pain et le nécessaire pour les pauvres.

Deux ans plus tard, le Refuge fonctionnait à merveille. C'est alors que le Frère Laurent fit les démarches pour la fondation de l'hôpital Notre-Dame de la Merci dans le but de fonder un noviciat, centre de recrutement pour les vocations au Canada. Un site magnifique fut trouvé sur le bord de la Rivière des Prairies; les travaux furent entrepris, et voilà qu'en 1931, l'hôpital Notre-Dame de la Merci ouvrait ses portes pour y recevoir les premiers malades.

En 1939, alors que le Frère Laurent se trouvait en France, étant sujet britannique, il fut fait prisonnier des Allemands à la grande Caserne St. Denis où il dû demeurer quatre ans. Afin d'obtenir sa libération, et aussi la cessation de la guerre, il promit à la Très Sainte Vierge de la faire honorer d'une façon toute spéciale, s'il obtenait d'elle ces faveurs. Sa prière fut exaucée puisqu'en 1944, il était libéré définitivement. Depuis lors, il s'est ingénié à faire honorer la Vierge sous un nouveau vocable, celui de Notre-Dame de l'Espace. Il fit faire une statue qu'il fit placer sur une montagne de Baie-Sainte-Catherine à l'embouchure du Saguenay. Il composa une prière qu'il fit approuver par les Autorités ecclésiastiques, puis il fit faire des images qu'il distribua un peu partout à travers le pays et dans le monde



Le Frère Laurent Cosgrove

entier dans le but de faire connaître la Vierge sous ce nouveau vocable et de la faire davantage aimer.

Après avoir rendu d'éminents services à l'église de Montréal, en s'occupant des pauvres du Diocèse, le 24 juin 1971, après deux mois de maladie, à l'âge de 81 ans, le Frère Laurent rendait sa belle âme à Dieu. Les Frères Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, dans la personne du Frère Laurent, leur Restaurateur, perdent un ami jovial, un confrère dévoué, un homme de sacrifices, un travailleur énergique et infatigable, un homme de haute vertu, qui est allé recevoir la récompense de tout le bien accompli en faveur des pauvres et des malheureux.

Nos Frères les hommes, vol. 34, no. 5 (1971) :2.



Au sommet de la montagne de Baie-Sainte-Catherine où se trouve l'autel dédié à Notre-Dame de l'Espace. Une vue splendide s'offre au regard. Au loin, la Pointe aux Alouettes.

Fonds Frères Hospitaliers de St-Jean-de-Dieu

Coll. Georges Fournier

Anecdote

En parcourant avec M. l'Abbé Nil Tremblay, les deux premières montagnes, le Frère Laurent déclara à Monsieur le curé que c'était sur l'une de ces montagnes, mais de préférence sur la plus élevée, qu'il désirerait y voir construire une petite chapelle.

Pour la réalisation de ce désir, le Frère Laurent, au cours de plusieurs années consécutives, plaça dans les rochers de ces montagnes des petites boîtes métalliques dans lesquelles il déposait des médailles de la Très Sainte Vierge... et aussi une petite feuille de papier sur laquelle était mentionné son désir de la construction d'une petite chapelle sur le sommet de la plus haute montagne dont il a été question plus haut.

Le 7 septembre 1955, la veille de la Nativité de la Sainte-Vierge, se trouvant au même endroit, prit une image de la Vierge, la plaça dans une boîte de plastique, l'enferma pour plus de précaution dans une autre boîte métallique, et alla la déposer précieusement avec un petit billet sur lequel était exprimé son désir, dans la fente d'un rocher, aux approches de la deuxième montagne. C'est la seule image de la Vierge qui a été ainsi enfouie dans ces rochers... et il disait en plaçant cette image :

“Puisse Notre-Dame de l'Espace en prendre possession, à la plus grande gloire de la Sainte-Trinité et à son honneur”.

Le vocable de Notre-Dame de l'Espace était déjà choisi... vocable qui englobe l'univers et toute navigation aérienne et spatiale. Ce titre avec l'image et une prière à Notre Dame composée par le Frère Laurent fut approuvé par son Éminence le Cardinal Léger le 3 février 1958. Inutile de dire combien notre petit Frère était heureux de cette première réalisation.

Nos Frères les hommes, vol. 34, no. 5 (1971) : 16.

Notre-Dame de l'Espace Quarante ans de piété mariale sur une montagne de Baie-Sainte-Catherine (1962-2002)

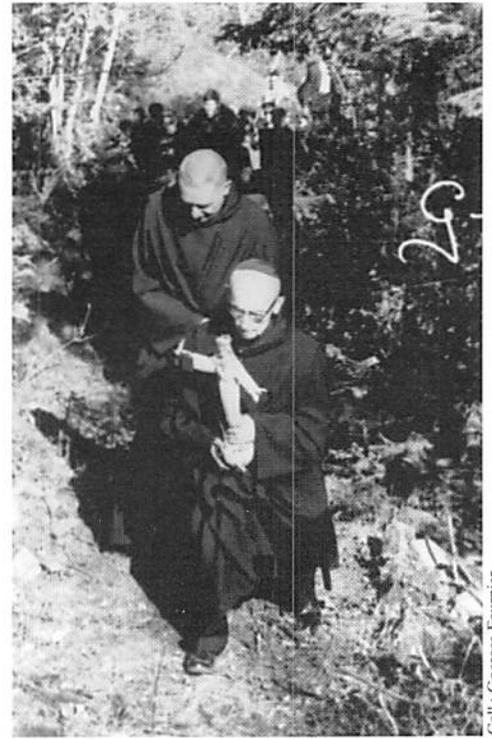
Historique de Notre-Dame de l'Espace

- 1943** Demande et promesse à la fin de l'année 1943. À la Caserne St-Denis, près de Paris, devenue un centre des internés britanniques, une statue sous le vocable de Notre-Dame de l'Aviation a été sculptée par Monsieur Noël Sorbonne, Canadien, à la demande du Frère Laurent.
- 1944** Choix du site, la première montagne qui se trouve à l'embouchure du Saguenay, du côté de la Baie-Sainte-Catherine
- 1955** Le début des permissions; la plus importante a été celle de faire sculpter sur bois la première statue de Notre-Dame de l'Espace par Médard Bourgault
- 1956** Premier entretien au sujet de la prière à Notre-Dame de l'Espace entre son Éminence le Cardinal Paul-Émile Léger, et le Frère Laurent Cosgrove, O.H.
- 1958** Le 3 février, approbation par son Éminence le Cardinal Paul-Émile Léger de la prière de Notre-Dame de l'Espace du Frère Laurent Cosgrove, O.H.
- 1959** La revue Marie, dans son numéro septembre-octobre 1959, a publié un article sur Notre-Dame de l'Espace et la reproduction d'une photographie de sa statue.
- 1962** Le 27 mai, avec la permission de la Compagnie Price Brothers obtenue par l'entremise du Frère Laurent, la statue de Notre-Dame de l'Espace fut déposée officiellement sur la montagne par le Très Révérend père Judicael Maréchaux, Provincial de l'Ordre de St-Jean de Dieu
- 1963** Bénédiction à Pâques le 14 avril par Mgr Thomas-Louis Imbeau, v.f., curé de La Malbaie, de l'église de la Baie-Sainte-Catherine, restaurée. L'autel latéral est dédié à Notre-Dame de l'Espace.

Première représentation, le 26 mai, du Jeu de Notre-Dame de l'Espace composé par M. l'abbé Léon Lacroix, P.M.E

Le 12 juin, M le Curé et M. le Maire de Baie-Sainte-Catherine offrent au conseil de comté de Charlevoix une statue de Notre-Dame de l'Espace pour être placée à leur aéroport de Saint-Iréné.

Le 25 août, premier grand pèlerinage officiel de plus de 125 pèlerins de Québec. Ce pèlerinage est organisé par Mme Paul Plante.



Frère Laurent avec le Frère Judicael apportant la statue de la vierge au sommet de la montagne

Coll.: Georges Fournier

Témoignages

Par Noël Lortie, ptr

Le premier juin 1972 j'arrivais à Baie-Sainte-Catherine, curé pour la première et dernière fois de ma vie. Dès les premiers jours on craignait que mon séjour soit plutôt bref à cause de la fragilité de ma santé. Mais grâce à la compréhension, au bon sens des gens et à cause du bon air qu'on y respire j'ai vécu à ce poste, heureux pendant dix-neuf ans. J'aurais voulu terminer mon quatrième mandat quand l'archevêque du diocèse a jugé que le tout avait assez duré. Alors à regret j'ai quitté et me voici à la retraite.

Pendant dix-neuf ans beaucoup d'eau coule dans la rivière Saguenay et aussi dans le fleuve Saint-Laurent. Beaucoup de faits se produisent. J'en soulignerai deux seulement.

Voici le premier : de belles montagnes encerclent partiellement le village. Le Frère Laurent, Saint-Jean-de-Dieu, si je me souviens, avait tout un projet à réaliser sur une de ces montagnes. En l'honneur de la Vierge Marie, sous le vocable de Notre-Dame de l'Espace. À l'origine une petite statue en vue d'une plus grande. Des pèlerinages, des prières. Les années passent. Le Frère Laurent décède et me voici dans le paysage.

Nous voici au huit septembre 1973, un samedi, c'est ce jour-là que la nouvelle statue, en marbre et fabriquée en Italie, paraît-il, est installée sur la montagne. Félicitations aux hommes courageux et compétents qui font le travail, malgré un vent qui semble s'opposer à l'opération. Les hommes tiennent bon et la statue aussi. Dans le même souffle un retable est installé, ainsi qu'une table d'Autel.

Et le trente du même mois a lieu la bénédiction solennelle. Mgr Imbeau nous fait l'honneur de sa présence. Aussi d'anciens curé et d'autres prêtres rehaussent la cérémonie ainsi qu'un grand nombre de visiteurs et la plupart des paroissiens. Une bénédiction composée spécialement sera lue par Mgr

Imbeau. À partir de cette année allait célébrer la messe deux ou trois fois à chaque année.

Le deuxième année fait est le suivant : À Saint-Firmin de Baie-Sainte-Catherine nous avons eu la joie de célébrer les 100 ans de Monsieur Walter Ouellet, père d'une grande famille. Il vivait chez son fils Jean-Louis. Cette fête eut lieu un dimanche. Quelle journée chargée pour un homme de 100 ans. Messe! Poignées de mains! Dîner! À la fin du repas, nous croyions que le jubilaire devait être rendu à bout. Eh bien non! Le centenaire prend son violon et joue quelques morceaux de son répertoire. Tout le monde est dans l'admiration.

En 1984, Monsieur Ouellet décédait. C'était en janvier si je me souviens. Quelques prêtres du Séminaire de Chicoutimi étaient venus concélébrer. Notre belle chorale, selon la coutume, avait su y mettre la note juste. Merci du beau chant.

Il y aurait beaucoup à dire. J'ai beaucoup reçu des gens, notamment des bateliers. D'autres compléteront. À suivre...

Par l'Abbé Paul Tremblay

Si j'ai entendu parler de Notre-Dame de l'Espace... C'était la pensée, le sujet de conversation du Frère Laurent, lorsqu'il venait séjourner à Baie-Sainte-Catherine. Le projet qu'il entretenait pour faire connaître la Sainte Vierge sous ce vocable de Notre-Dame de l'Espace, était d'une ampleur extraordinaire. Il me racontait, un jour, qu'à l'aéroport de Dorval, lorsqu'il rencontrait un pilote d'avion ou ce qu'il croyait en être un, il l'abordait, lui faisait l'histoire de Notre-Dame de l'Espace et lui remettait des images en le priant d'en placer une dans le cockpit de l'avion et d'en donner à ses connaissances.

Rien ne lui faisait autant plaisir que de nous rappeler ses années d'internement au cours de la guerre 39-45, où de sa

cellule - cachot serait plus juste - il ne voyait que des avions puisque la seule fenêtre par laquelle il pouvait voir à l'extérieur, était trop haute. De là lui est venue la promesse de promouvoir la dévotion à Notre-Dame de l'Espace - dévotion nouvelle - s'il parvenait un jour à être libéré en bonne santé, lui permettant ainsi de reprendre ses activités. Ce récit de son internement, de sa prière pour les aviateurs - comme il disait - souventes fois je l'ai entendu. À Baie-Sainte-Catherine, il avait découvert un cap dominant le fleuve et l'entrée du Saguenay, cap qui pourrait un jour recevoir la statue de Notre-Dame de l'Espace; Marie pourrait ainsi veiller non seulement sur les aviateurs mais aussi sur les marins, ce qui serait pour eux tous la plus belle des protections.

Un projet lui tenait à cœur: celui de faire tailler une statue dans du marbre des Carare, une statue grandeur nature afin de remplacer la toute petite qui avait été accrochée à un arbre dans la montagne dominant le fleuve. Malheureusement, il se voyait et se sentait vieillir; il pria et faisait prier pour que la communauté des Frères de Saint-Jean-de-Dieu et d'autres bienfaiteurs dévoués à Marie réalisent son projet.

Mais Notre-Dame de l'Espace avait vu mieux pour lui. De fait, son projet s'est réalisé et la statue de Notre-Dame, attendue depuis si longtemps, arriva au Canada. À ce moment là, lui n'était plus de ce monde. La Vierge qu'il avait tant priée a voulu le prendre près d'elle; ce jour de l'arrivée de la statue au pays, ce fut le jour où le Frère Laurent partait rejoindre celle que son imagination avait entrevue dans du marbre de Carare.

Lors de ses funérailles à Montréal, on avait placé la statue près de son cercueil. Image froide si l'on veut - marbre, cercueil - mais combien parlante à ceux qui avaient connu Frère Laurent. On savait, sans le moindre doute, que près de Marie, avec Marie, Notre-Dame de l'Espace, son projet, inauguré dans la froideur d'un cachot, se réaliserait jour.

Clin d'oeil à Notre-Dame de l'Espace

Notre-Dame de l'Espace fait partie de mes souvenirs d'enfance. Mais, comme tout souvenir de cet ordre, ce qui reste n'est pas forcément l'essentiel, ou ce qui aurait dû être retenu. On voit, comme l'écrivait Alphonse Daudet, (mais en référant à autre chose), comme on voit une flamme qui aurait brûlé "derrière une gaze"; la vision est floue, on ne voit vraiment s'agiter que "des ombres indécises" !

Je devais avoir une douzaine d'années quand j'ai commencé à entendre parler de Notre-Dame de l'Espace. Je me souviens qu'il y avait un certain frère Laurent qui se trouvait à Baie-Sainte-Catherine, ou plutôt qui y venait de temps en temps, et spécifiquement, pour réaliser un projet qu'il avait, semble-t-il, depuis le temps de la guerre : ériger une statue à la Vierge sous le vocable de Notre-Dame de l'Espace. Si mon souvenir est bon, c'était une promesse qu'il avait faite alors qu'il se trouvait en grand danger de mort.

Le curé d'alors était le très dynamique et très aimé curé Fournier (Bertrand), qui s'était notamment, (je le souligne au passage) beaucoup soucieux de promouvoir les loisirs au village. Je me souviens qu'il avait "parti" des équipes de balle-molle plus particulièrement pour les "grandes jeunes"; on y jouait entre le cimetière et l'église. C'est ce même abbé Fournier qui s'extasiait régulièrement et sincèrement devant le paysage qu'il voyait à partir de l'église; "Que c'est beau!", disait-il. "Mais que voit-il donc?", nous disions-nous. Il voyait la même chose que nous, mais que nous regardions sans voir. "Ils ont des yeux et ne voient pas" (*Oculos habent et non videunt*), chantions-nous aux Vêpres, en latin, le dimanche après-midi, quand j'étais pensionnaire à Sainte-Foy. Je crois que c'est vraiment lui qui a commencé à développer mon sens de l'émerveillement.

C'est au cours de ces mêmes années qu'il travaillait, avec Frère Laurent, à promouvoir le projet du petit sanctuaire. Nous en parlions parfois à la maison. Maman (Madame Thérèse Poitras, décédée en 1998), qui était une personne très religieuse, mais en même temps très éveillée à tout ce qui se passait (et qui devait

devenir, des années plus tard, conseillère à la municipalité), était tout à fait en faveur de l'idée. Mais au moment même où le projet commençait à prendre forme, je suis parti pour le collège. Et à cette époque-là, quand on "partait pour le collège", c'était plus que pour la semaine!

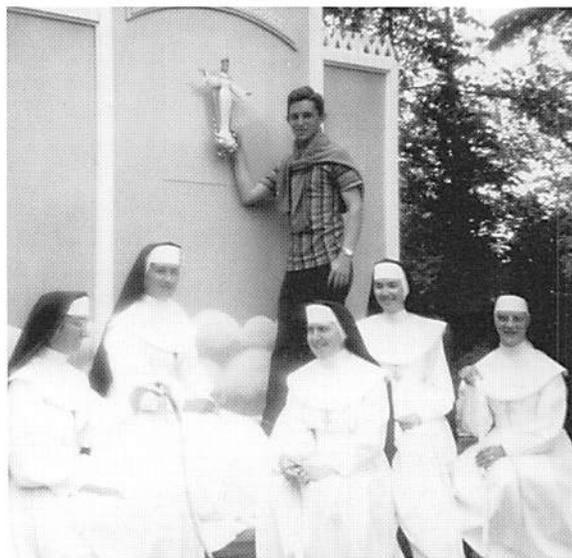
Je ne revenais donc plus à la maison que pour de brefs congés; c'était ça la vie de pensionnaire et, du reste, je ne m'en plaignais pas, d'autant plus que personne ne m'y forçait. De plus, je travaillais pendant les vacances d'été: j'étais en effet garçon de service (ou peut-être encore alors servant de messes) à la maison d'été des prêtres du Séminaire de Chicoutimi, où je me rendais à bicyclette (mais en tricycle au début...). Tout cela pour dire que c'est probablement à la fois mes absences prolongées et mon emploi du temps (même à ce si jeune âge!) qui m'ont empêché de participer à quelque pèlerinage que ce fût sur la montagne. Je m'y suis rendu quelques fois, assez souvent même, avec des amis (probablement Ronald Therrien et Gilles Savard, car je suis sûr de n'y être jamais allé seul) et je me rappelle que c'était une bonne escalade; mais je me souviens y être allé aussi, une fois, avec des religieuses Antoniennes de Marie qui tenaient la cuisine à la maison des prêtres; une de mes photos atteste d'ailleurs cet événement. Mais quel paysage, me disais-je! Quelle panorama extraordinaire! Et je m'étonnais qu'il ne fût davantage connu (sans m'en décevoir toutefois, car je l'avais ajouté sans rien dire à ma petite collection de domaines secrets, et celui-là serait difficile à battre...). On

voyait le village d'un angle tout à fait inattendu, vers la droite; et quelle immensité en face et vers la gauche, le fleuve qui s'étendait à perte de vue! De l'e-s-p-a-c-e! Comme le nom (Notre-Dame de l'Espace) avait été bien choisi!

Avec les années, j'ai vu le haut de la montagne changer un peu. On l'avait même dégarni, un peu défiguré, sans doute pour faire une piste un tant soit peu carrossable. Je me souviens que cela m'avait un peu désolé, surtout quand on connaît le rythme de croissance des arbres sur ces montages de granit, en ce lieu exposé à tous les vents. Mais je m'y suis habitué et la nature, lentement, reprendra ses droits. La seule chose, cependant, que je trouve vraiment regrettable encore aujourd'hui, c'est que l'endroit soit si peu fréquenté; je n'ai toutefois de reproches à faire à personne puisque je n'y suis pas monté depuis des années, ce que j'avoue à ma grande honte ("Ils ont des pieds et ne marchent pas" chante le même psaume!). Au fait, je crois que ce que j'ai fait se rapproche beaucoup d'une certaine forme de péché d'omission! Mais je promets de faire mieux à l'avenir...

On aurait avantage, c'est certain, à faire mieux connaître le petit sanctuaire et sa montagne. Se recueillir en un tel lieu n'apporte que des bénéfices à des existences bien trop occupées! On est en droit de penser que le 15 août, fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, ou le dimanche le plus proche de cette date, pourrait constituer un temps approprié pour y faire un petit pèlerinage annuel (et peut-être d'ailleurs en a-t-il déjà été ainsi). Mais quand on habite à 350 km de ce haut lieu, on ne peut guère s'engager à participer à ce qu'on y organisera, et on peut encore moins y engager les autres!

Cela ne m'empêche toutefois pas de rendre hommage à tous ceux et celles (je pense en particulier à l'abbé Bertrand Fournier, que j'ai été tout heureux d'entendre au téléphone lorsqu'il m'a invité à écrire ce petit article, car je ne l'avais pas contacté depuis des décennies) qui ont permis que l'humble sanctuaire de Notre-Dame de l'Espace soit établi. L'homme (du latin *homo, hominis* = tout être appartenant à l'espèce humaine) a besoin de rappels des réalités spirituelles, d'oasis, d'espaces pour se détendre l'âme, sinon pour l'élever, s'il lui reste quelque foi.



Le jeune Florent Gaudreault et les soeurs Antoniennes de Marie au sommet de la montagne de Baie-Sainte-Catherine où se retrouve l'autel dédié à Notre-Dame de l'Espace.

L'expédition des chutes dans les Hautes-Gorges de la rivière Malbaie

Par Guy Godin

Le mercredi 7 août de l'an 1890, quinze villégiateurs anglophones rassemblés par William Hume Blake quittaient la résidence des Mille Roches à Pointe-au-Pic, pour une longue semaine de pêche et d'exploration dans les Gorges de la rivière Malbaie. Ils étaient accompagnés de trois francophones : guides, canotiers et cuisiniers, tâches que tous les membres du groupe partageaient à des degrés divers. Ils passèrent la première nuit à la pointe à Jérôme et, le lendemain, établirent leur camp à un endroit appelé *Les Érables*. Au retour, ils publièrent un livre, plusieurs des campeurs se partageant la rédaction sous la direction de A. Munro Grier(1). Le campement était situé sur la rive gauche de la rivière, dans les parages de l'estuaire de la rivière des Martres, au pied de la *montagne des Érables*, toponyme déjà en usage en ce temps-là. Il y avait aussi une *rivière des Érables* (déjà indiquée sur la carte de Gédéon Gagnon, 1872) un peu en aval de la rivière des Martres. L'origine de ce toponyme est inconnue : il n'est pas utilisé par les explorateurs qui ont circulé sur le territoire auparavant : Nicholas Andrews (1831), W.A.H. Davies (1835) et James Stuart (1848). (2)

Le trajet de l'expédition des chutes

Le dimanche 10 août, neuf membres du groupe répartis dans quatre canots quittent le camp pour remonter la rivière en direction de chutes dont l'existence était connue à bonne distance en amont. Peu après le départ, ils durent "porter" deux rapides importants, et trois autres moins importants jusqu'à l'Équerre, environ six milles en amont de leur campement. À environ deux milles après s'être engagés dans le bras ouest des gorges, ils s'arrêtèrent pour la nuit au pied d'un très long rapide qui leur barrait la route, pendant que s'abattait un violent orage dont les hautes parois se renvoyaient les échos.

Remontant la rivière à travers bois le lendemain, ils découvrirent des longueurs d'eaux-mortes qu'ils auraient pu facilement remonter en canot ; à un certain moment, ils durent emprunter le lit de la rivière pour doubler un cran escarpé qui venait s'y baigner. À la hauteur de la coulée à Girard, ils campèrent pour la nuit à la première de deux petites chutes sortant de crans abrupts au pied des montagnes qui s'étaient beaucoup rapprochées. Au coucher du soleil, trois éclaireurs revinrent annoncer qu'au-delà, la rivière n'était plus que succession de chutes en cascades et de rapides encaissés dans une gorge étroite : ils avaient dû grimper jusqu'à plus de six cents pieds de hauteur pour pouvoir le constater, et se laisser glisser le long des

arbres pour passer d'une corniche à l'autre au retour. Blake conclut que l'expédition avait atteint son but, à savoir : vérifier jusqu'à quel point le saumon pouvait remonter dans les gorges. Ayant rebroussé chemin jusqu'à leurs canots le lendemain, ils passèrent la nuit dans le "confort" de l'île de sable de l'Équerre, aux premières loges du spectacle inoubliable d'un coucher de soleil "dont la pourpre enflamme la rivière et s'attarde sur les crêtes jusqu'au lever d'une lune éthérée, à laquelle ne répond plus que la lueur vacillante du feu de camp". (3) Ils regagnèrent le campement au milieu de la journée du 13 août.

La pêche dans les Hautes-Gorges

Selon la tradition, l'abondance du poisson de ses eaux avait valu à la rivière Malbaie le surnom de "La rivière Saumonais" (4). Les campeurs de 1890 n'ont pas fait de relevé systématique de leurs prises.

Il semble que la truite était plus abondante que le saumon, mais en général de taille plutôt petite. Au soir de l'île de sable, en amont et en aval, ils en prirent tout juste assez pour un repas convenable. Semblable résultat avait été obtenu la veille près de la coulée à Girard, où l'on n'avait pas vu l'ombre d'un saumon. C'est en amont de l'Équerre au premier soir de l'expédition des chutes qu'on peut parler de pêche : "Sept ou huit douzaine de truites furent capturées, les plus grosses atteignant les trois-quarts de livre... Nous fûmes étonnés de ne pas voir de plus gros poisson, vu qu'on n'aurait pas pu souhaiter d'eau plus appropriée, et qu'il était peu probable que

ces eaux aient vu quelque moucheur pendant les quinze dernières années. J'y vois seulement deux explications, dont aucune ne me satisfasse.

1. Les indiens Montagnais qui chassaient et pêchaient ici autrefois auraient complètement vidé la rivière.
2. La truite ne trouve pas assez de nourriture, constamment dérangée par les roches qui tombent dans la rivière et par l'état turbulent de son lit. Pêchant à la première chute le lendemain (près de la coulée à Girard), j'avais entendu le roulement des blocs de pierre entraînés par le courant couvrir le bruit de la chute." (5)

On raconte seulement deux ou trois épisodes mettant en scène des saumons. Dans un autre ouvrage (6), Blake rappelle des souvenirs de ce campement. Mouchant vainement au confluent de la rivière et d'un ruisseau, Blake s'est senti légèrement touché à la main gauche qu'il avait laissé tremper dans l'eau. La sensation se répétant, il se pencha et aperçut un gros saumon inspectant gentiment son pouce du bout de sa bouche, et la bête s'enfonça brusquement. L'auteur nous assure que, pour garantir la vérité de l'aventure, il se garde bien de la décrire avec toute la perfection requise par une histoire de pêche. Il avait décidé d'aller donner un coup de pied à un autre saumon qui n'avait pas eu l'élémentaire politesse de reconnaître la présence de ce moucheur debout dans le courant; le saumon prit la mouche juste au moment du premier pas ! Une belle prise de vingt livres, mais dépourvue de tout savoir-vivre. Dans le

La coulée à Girard.

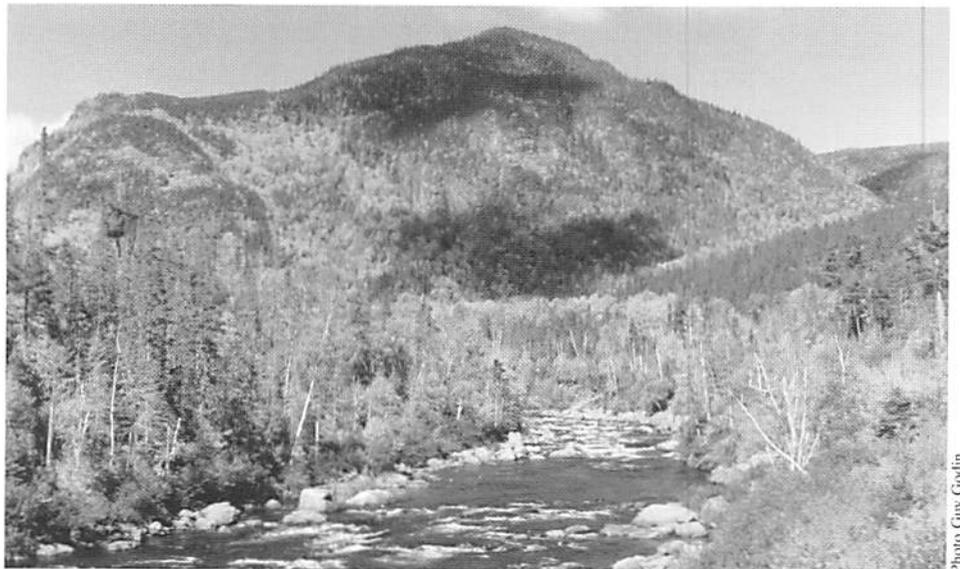


Photo Guy Godin



Photo Guy Godin

La rivière Malbaie au pont de fer.

même ouvrage, il exprime une opinion sur le poisson en général, qui susciterait sans doute quelques protestations de nos jours :

“ Rien de nouveau dans l’affirmation que les femmes sont des êtres étranges : timides-décidées, hardies-peureuses, ce sont des anges qui se précipitent là où les fous n’osent mettre les pieds. Ainsi en va-t-il des poissons. ”

Le secteur des crans serrés

L’expédition des chutes avait conduit les excursionnistes jusqu’à la limite séparant les Hautes-Gorges proprement dites du secteur des Crans serrés, qui s’étend à plus de six kilomètres en amont. Ce secteur commence aux environs du “pont de fer” par lequel passe de nos jours une route forestière en direction du lac Després. L’appellation était en usage chez les draveurs, qui avaient ménagé trois passerelles suspendues au-dessus de la rivière ainsi que des échelles le long de certaines parois abruptes pour descendre dynamiter les embâcles. (7) Cette succession de chutes en cascades et de rapides a été précisément cartographiée en 1872 par l’arpenteur Gédéon Gagnon qui avait reçu le mandat de faire le relevé complet de la rivière Malbaie. Dans la partie supérieure des Crans, il a noté une chute en cascades de 60 pieds ; la hauteur des autres varie de 10 à 35 pieds.

D’autre part, le guide de Blake, un certain Gaspard Simard qui était censé connaître le territoire, parlait d’une chute “ haute comme un pin ” dans la partie inférieure du secteur. Au cours de la marche de la deuxième journée, il prétendait retrouver des repères pour ensuite se dédire, tout ce qu’il annonçait se réalisait autrement qu’il ne l’avait prédit, au point que Blake le traitera avec un certain amusement de “plus grand menteur du pays”. Le guide finira par

avouer que ses souvenirs confus s’expliquaient par le fait qu’il était venu dans ce secteur il y avait très longtemps en hiver : “ La neige et la glace étaient amoncelées sur la rivière et les chutes beaucoup plus hautes qu’en été. ” Il se souvenait très bien de l’endroit où il avait campé et tué un orignal et il était sûr qu’il y avait grande quantité de chutes et de rapides en amont jusqu’au pont de la Cruche. Il avait très probablement fait partie de l’équipe de l’arpenteur Gagnon qui en 1872 fit le relevé de la rivière Malbaie en hiver dans des conditions correspondant à la description du guide Simard. (8)

De tels recoupements montrent que le secteur des Gorges était mal connu et fréquenté principalement par les pêcheurs et les chasseurs. En 1848, retenu par la pluie au lac Épinglette, l’ingénieur Stuart chargé de tracer le chemin de Sainte-Agnès, avait envoyé en reconnaissance vers les Gorges un certain Pedneau, qui revint du cap de l’Équerre en affirmant qu’il n’y avait pas de passage mais qu’il se souvenait d’être déjà venu sur la rivière dans ces

parages. William Blake est l’un de ceux qui connaissait le mieux le territoire, qu’il décrit ainsi au souvenir d’un long périple avec Thomas Fortin depuis le club de la Roche (fondé en 1890) :

“ La rivière plonge plus de mille pieds par des cascades et des rapides furieux dans une gorge si sauvage que personne ne peut y passer. Après ce bouillonnement, la rivière se repose dans un canyon (les hautes-Gorges) où des arbres majestueux et des ruisseaux s’élançant des crêtes donnent un repère pour mesurer les murs formidables, contrairement aux falaises semblables du fjord du Saguenay, devant lesquelles l’œil reste pantois. ” (9)

Notes

- 1- A. Munro Grier, *The camp at the Erables*, Warwick, 1890. W. H. Blake raconte l’expédition des chutes au chapitre IX de l’ouvrage.
- 2- L’Acropole des draveurs est une paroi d’un versant ouest de la montagne des Erables, et le Cran des Erables est situé sur le versant sud, près de la séculaire érablière à ormes, devenue en 1994 la réserve écologique des grands ormes. Le même toponyme a aussi désigné la tour de garde-feu sur la montagne, le barrage et l’estacade de la compagnie Donohue sur les Eaux-Mortes.
- 3- Pour une étude d’autres aspects de ce campement, voir Guy Godin, “ L’énigme de la Mine d’argent ”, in *Revue d’histoire de Charlevoix*, 31, 1999, p. 17-19.
- 4- W.H. Blake, *In a Fishing Country*, 1922, p. 11.
- 5- W. H. Blake, ch. IX, p. 53.
- 6- Cf : *In a Fishing Country*, p. 151 sq.
- 7- Cet article a bénéficié de nombreuses informations recueillies auprès de MM. Mathias Dufour, Louis Lefebvre et Eudore Fortin. Ce dernier a fait la drave à quelques reprises sur la rivière Malbaie, la première fois en 1948 sous la direction de Jos. Boies.
- 8- L’arpenteur Gagnon avait le mandat de relever la rivière Malbaie et ses affluents. Dans son rapport, il s’excusera d’avoir négligé quelque peu les affluents pour profiter d’un phénomène rare : le gel complet de la rivière, y compris chutes et rapides. Par exemple, l’affluent qu’il nomme rivière des Erables est indiqué à l’endroit où passe la rivière des Martres, qu’il ne nomme pas sur sa carte. (Carte R 19 aux archives de l’Arpentage).
- 9- W. H. Blake, *In a Fishing Country*, p. 161. À la page 54, il exprimera l’opinion que les Gorges de la rivière Malbaie sont plus belles que le fjord du Saguenay, mais peu connues, ayant été fréquentées peut-être par une vingtaine de personnes (en 1922) pendant les trente dernières années. Il avait déjà fait semblable comparaison dans *Brown Waters*, 1915.

Temps couvert sur les Eaux-Mortes

Ciel couvert avec de forts vents sur les hauteurs, mais pas un souffle à la surface des eaux. Les nuages filant à quelque deux mille pieds de hauteur cachaient les sommets rugueux et, de chaque côté, les rochers escarpés et les précipices brillaient de mouillure. Parfois un torrent de nuées silencieuses s’engouffrait dans une gorge tapissée de sapinages, jusqu’à ce que l’avalanche floconneuse paraisse s’apprêter à nous ensevelir. Lorsqu’un courant ascendant emportait les vapeurs en gigantesques guirlandes tournoyantes, la forme des montagnes se révélait de façon furtive et incertaine, mystérieusement immense. Du crachin de pluie passait de temps à autre, messager du déluge qui nous attendait plus loin. D’énormes rochers reposaient ça et là sur le lit de la rivière, et l’on pouvait voir, nous dominant de plusieurs centaines de pieds, les points d’où ils s’étaient détachés. Le fond de la gorge est totalement habité par une forêt d’arbres qui sont des géants, à comparer aux populations rabougries bien connues des Laurentides. Au centre, entre ses bancs de sable jaune, la rivière suit un cours paisible comme si, de toute son existence ingénue, elle n’avait jamais entendu parler de rapides impétueux ou de chutes écumantes.

(William Hume Blake, le 10 août 1890, traduction Guy Godin)

Le festival folklorique et le Conseil régional d'orientation culturelle de Baie-Saint-Paul. L'histoire d'un développement culturel

Par Alyre Potvin

Avant-propos

Je suis heureux de répondre à une demande qui m'a été adressée il y a quelques temps par la Société d'histoire de Charlevoix, de produire un article sur l'expérience du Festival Folklorique de Baie-Saint-Paul. C'est à titre de membre fondateur et d'ex-directeur général de ce festival de 1974-75, qu'il me fait plaisir aujourd'hui de rappeler à tous les lecteurs de cette revue les faits saillants de cette belle histoire, que j'appellerai sans prétention une histoire d'amour avec notre culture.

Personnellement, mes premiers contacts avec la culture régionale furent avec les René Richard, Pierre Perreault et Luc Lacourcière. René Richard, que nous appelions familièrement " le grand Suisse", venait régulièrement sur ma ferme natale, s'installait face aux Laurentides dans nos champs de bleuets sur une petite côte et peignait pendant des journées. Le soir venu, il nous demandait de cueillir des bleuets qu'il nous payait cinq dollars par boîte de trois gallons. J'avais à peine 10 ans à l'époque et j'étais fasciné par ce personnage qui causait régulièrement avec mon père. Pierre Perreault était aussi de ceux qui venaient souvent dans notre rang. Je me souviens qu'il avait immortalisé par son cinéma vérité la tonte des moutons chez Édouard Tremblay, un fermier de cette région rurale. Pierre Perreault, comme on

le sait, était un passionné de culture paysanne. Dans la même lignée des cueilleurs de culture, il y avait également Luc Lacourcière, que j'ai eu le plaisir de rencontrer plus de vingt ans plus tard dans le cadre de mes fonctions. Je devais alors obtenir sa permission de diffuser les enregistrements des conteurs et des chanteurs amateurs des années 50, qu'il avait lui-même enregistrés dans le même rang St-Ours chez Onésime Lavoie. Parmi ces personnages, il y avait plusieurs membres de ma famille (père, frères, oncle) en plus d'autres personnes du rang (et c'est de là que découle mon double intérêt.) Nous étions l'objet de la curiosité de ces personnages. J'ignorais bien sûr, comme tous les autres, que ces grands Québécois devenus célèbres par la suite, étaient en voie de préparer la prise de conscience de notre identité et qu'un quart de siècle plus tard, leurs œuvres allaient servir de fer de lance à une des plus vaste entreprise de diffusion des arts populaires de la Révolution tranquille. Il me semble important de rappeler que ces personnages en question avaient en commun l'accessibilité, la simplicité et la modestie.

Le festival folklorique

Venons en maintenant à mon sujet principal, soit le Festival Folklorique de Baie-Saint-Paul. Je me souviens de cette première réunion du Conseil d'administration provisoire du festival où

on nous avait demandé de poser des autocollants portant le sigle FF, ce qui signifiait Festival folklorique. Ces sigles devaient être posés sur les pare-brises des voitures. C'était là notre première campagne de sensibilisation à ce qui allait devenir le festival folklorique. Au commencement, tout cela se déroulait dans le local de l'ancienne beurrerie Otis à Baie-Saint-Paul. Nous étions alors quatre à cinq personnes si ma mémoire est bonne, dont le grand architecte de toute cette belle histoire, Monsieur Cyril Simard qui fut non seulement le président fondateur du festival mais aussi le fidèle gardien de la qualité du contenu et la promotion de ce festival populaire et ethnoculturel. En effet, chaque année, nous recevions un pays à l'intérieur de notre programme. Nous avons donc été entre autres les hôtes du Portugal, de l'Allemagne, de la France. Ces communautés nous présentaient un échantillonnage de leur culture propre, soit des spectacles de danse folklorique, des kiosques de leur cuisine régionale et nationale ainsi que des produits artisanaux de leur pays.

Pour les plus jeunes qui n'ont pas connu cette période, il me semble important de rappeler d'abord l'essentiel du contenu du festival. Notre programmation était généralement la suivante: nous recevions une trentaine d'exposants (artiste-peintres et artisans sélectionnés par jury). Nous faisons revivre les techniques artisanales anciennes. À titre d'exemples, la forge, la cuisson du pain au four, la fabrication du savon. Nous recrutons des gens de la région pour avoir des personnages colorés qui pouvaient expliquer ces techniques aux visiteurs. Toujours au programme, des spectacles de chansonniers et de chorales. Je crois que ce qui était précurseur du festival de Granby d'aujourd'hui, c'est que nous avions toujours une avant-première lorsque nous produisons un chansonnier très connu comme Gilles Vigneault. Nous avons vu défiler Pauline Julien, Félix Leclerc et d'autres grands de la chanson québécoise. Je crois que cet aspect des spectacles aurait dû être conservé puisque c'était la seule façon efficace de faire connaître de nouveaux chansonniers.



Coll. Alyre Potvin

Dans le cadre du festival folklorique, une ronde dans les rues de Baie-Saint-Paul



Coll. Alyre Potvin

Artisanes à l'oeuvre

Nous produisions les choralies, programme composé de plusieurs chorales qui venaient de tous les coins de la province. Il y eut également des spectacles de folkloristes, violoneux, accordéonistes, conteurs; nous avons même tenu un concours national de violoneux dans les derniers festivals, concours qui fut très apprécié par les visiteurs. Toujours dans l'esprit d'animer la culture régionale, nous avons une bonne gamme de folkloristes régionaux qui s'inscrivaient à ces concours et à ces spectacles.

Les jeux hippiques furent aussi au menu du festival. Ils étaient très convoités, autant pour la partie western que pour celle de la selle anglaise. Les concours étaient également un attrait important: la célèbre descente en canot de la rivière du Gouffre, le concours de dames, de scieurs de bois et de porteurs d'eau et finalement le fameux concours de soupe aux gourganes, où nous faisons appel à toutes les bonnes cuisinières de la région; Mme Marie Gravel de l'Hôtel Belle-Plage, était celle qui remportait bien des prix pour sa célèbre soupe aux gourganes. Cette hôtelière fut une pionnière dans la valorisation de la cuisine de Charlevoix et elle gardait jalousement sa recette de soupe un peu comme les moines Chartreux en France gardent celle de cette excellente liqueur qu'est la Chartreuse.

Les terrasses de cafés étaient également très populaires et les promoteurs de celles-ci devaient respecter certains critères de contenu pour faire la promotion de la cuisine régionale de Charlevoix. Nous diffusions au Centre culturel des films documentaires de l'O.N.F. et de l'O.F.Q où figuraient des courts métrages sur les artisans et des films historiques sur la culture populaire au Québec. Des films de Pierre Perreault, ce légendaire cinéaste québécois faisaient partie du programme.

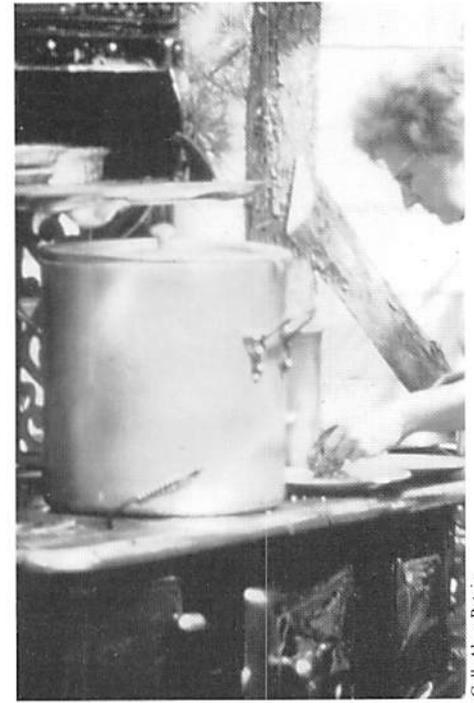
Il faut y avoir participé comme visiteur plus que comme organisateur pour savoir quelle ambiance, quelle fébrilité il y avait à Baie-Saint-Paul à quelques jours de l'ouverture du festival, pendant le festival et après puisqu'on faisait toujours l'analyse et le bilan critique de celui-ci. Je me permets d'affirmer pour l'avoir vécu que ce festival-là était organisé par la population et pour la population.

Au chapitre du bénévolat, il serait impossible dans un seul article de relater toute la générosité que la population manifestait à l'égard du festival. Je pense à titre d'exemple aux prêts que les propriétaires faisaient, sur les rues Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Anne et sur le Boulevard Fafard, en mettant gratuitement à la disposition du festival des garages, des cabanons ou remises, pour que les expositions d'artistes et



Coll. Alyre Potvin

Au temps des hippies et du "peace and love" on convertissait même les agents de sécurité.



Coll. Alyre Potvin

La cuisson de la soupe aux gourganes

d'artisans aient lieu dans ces locaux. C'était déjà une collaboration incroyable quand on sait qu'il s'agissait de prêter à des gens souvent inconnus, pratique qui se faisait sans aucune hésitation. Ensuite, il y avait aussi cette originalité de produire des spectacles sur les galeries des gens, ce qu'on appelait "les spectacles des rues et galeries". J'ai vu Raymond Lévesque chanter avec son célèbre chapeau, sur la galerie de mes grands-parents maternels sur la rue Saint-Joseph. C'était tellement simple et naturel qu'il fallait le voir pour le croire. En-dehors de la grande scène, qui était généralement une immense charrette à foin où l'on produisait des artistes comme Gilles Vigneault, les autres spectacles étaient produits sur des charrettes plus modestes. Nous avions un éclairage et un son artisanal les premières années. L'ambiance étant familiale, les artistes passaient facilement par dessus ces détails techniques. À cette époque c'était davantage le contenu du message du chansonnier qui était important que la structure qui l'entourait. Il y avait aussi tous ceux qui nous apportaient une forme quelconque de bénévolat comme les hôtes du festival, chargées de donner toute l'information aux visiteurs. D'autres bénévoles travaillaient à titre de responsables techniques (son, diffusion de musique, éclairage...) ou étaient chargés de superviser certains programmes (rues et galeries, feu d'artifice, cérémonie d'ouverture...) bref

tous des gens passionnés par cette grande fête annuelle, et qui le manifestaient en donnant de leur temps.

Par rapport à la participation de la population, il y avait aussi cette fameuse campagne de financement populaire où les gens donnaient généreusement. Il y avait toujours quelqu'un de connu dans la région qui était le responsable de la campagne de financement et qui sollicitait tant la population que les commerçants. C'était là quelque chose de très important pour justifier nos demandes de subvention, où l'on avait à démontrer l'effort de financement populaire.

Dans le même ordre d'idées, les artisans et les artistes étaient motivés par le fait qu'ils voulaient faire connaître leur art. Je me souviens de l'implication des fermières dans les expositions d'artisanat et de tous les peintres et sculpteurs locaux qui étaient très intéressés puisque nous les mettions en valeur dans nos expositions. Bref, c'était un exemple de participation locale comme on en voit rarement aujourd'hui, où l'on retrouve souvent des organisations techniques un peu froides, distantes de la population. Il serait sûrement plus difficile de répéter aujourd'hui ce que je qualifierais d'exploit de participation de la population d'accueil, puisque l'on vit à présent à une époque qui est souvent celle du chacun pour soi. Je crois que les nostalgiques vont s'en rappeler, mais d'autres aussi, puisque c'était vraiment une histoire de complicité entre l'organisation du festival, la population et les visiteurs de l'extérieur. Nous avions même une campagne d'information nationale qui se faisait dans toutes les régions du Québec où nous allions faire la promotion du festival. Je me souviens que j'étais moi-même allé chanter la chanson du festival à des émissions de télévision à Montréal, les paroles et la musique de cette chanson avaient été composées par le frère Ernest Veilleux. Je faisais alors bénévolement la promotion du festival en chantant : " Faut le faire le festival, le vanter à Montréal, inviter tout l'monde en amont comme en aval, faut que ça swing à la Baie, faut pas tout laisser tomber le bagage de plaisirs que nos grands-pères nous ont laissé ". Ceci se passait dans les premières années, bien avant que je sois permanent au festival.



Coll. Aylre Porvin

La chanteuse Pauline Julien en spectacle

C'était en somme une grande fête de famille, dont les ouvertures en grande pompe se faisaient toujours avec un invité spécial. On a vu défiler des ministres de la Culture et même Robert Bourassa a ouvert un de nos festivals. Cela se faisait toujours dans une cour, soit d'une école où encore d'une maison. Je me souviens d'ouvertures faites dans la cour de la maison Clarence Gagnon, habitée par René Richard, ou sur le Cap aux Corbeaux dans une belle maison ancienne, et ensuite place de l'église pour les derniers festivals. Pour les gens, c'était la fête au village, malgré l'envergure provinciale et nationale de ce festival.

Le rôle du Conseil régional d'orientation Culturelle de Baie-Saint-Paul

Cet important festival, se faisait sous l'égide du Conseil régional d'orientation culturelle de Baie-Saint-Paul. Cet organisme était subventionné par la campagne de financement populaire déjà mentionné, mais également par la Ville de Baie-Saint-Paul, par les paroisses environnantes et par la plupart des ministères qui ont un rapport avec le développement culturel, entre autres, le ministère des Affaires culturelles via son bureau régional et le ministère de l'Immigration. Plusieurs ministères fédéraux liés à la culture, nous subventionnaient également.

Si le Conseil régional d'orientation culturelle fût un outil efficace dans le développement du festival folklorique

de Baie-Saint-Paul, il le fût également en tant qu'aile protectrice de tous les comités culturels de l'époque que ce soit la chorale, la fanfare, les majorettes, et même une boîte à chansons que l'on avait créée au Centre culturel. Nous avions même un mandat d'information touristique localisé dans le Centre culturel. On y produisait un dépliant de promotion des activités culturelles locales et régionales et on assumait une permanence pendant la saison estivale. Nous avions aussi dans le Centre culturel même une station radio, un relais de CHGB Sainte-Anne-de-la-Pocatière. C'était de cette façon que le Conseil régional d'orientation culturelle pouvait payer le salaire d'un directeur du centre, puisque le directeur était aussi à l'époque l'annonceur de la station. D'autres activités telles une plantation de lilas à chaque printemps pour les citoyens qui en faisaient la demande, des échanges culturels avec d'autres villes du Canada (ex: Zénon- Park, en Saskatchewan)... et bien d'autres initiatives qu'il serait trop long d'énumérer. Je reviendrai dans ma conclusion sur le rôle du C.R.O.C..

Pour revenir aux festivals folkloriques de Baie-Saint-Paul, je rappelle également aux lecteurs qu'ils se sont déroulés de 1967 à 1975. J'étais bénévole au cours des premiers festivals, puisque c'est l'ex-directeur général Monsieur Jacques Tremblay qui a dirigé les sept premiers festivals. Je parlerai davantage des huitième et neuvième festivals que j'ai dirigés et modifiés en raison d'une mise

en demeure de la Ville de Baie-Saint-Paul pour des raisons de manque de capacité de logements et du débordement des services de sécurité.

Le député Raymond Mailloux, plaidait dans le même sens que la ville pour un changement de cap: à l'issue d'une rencontre convoquée par lui, le député avait demandé à notre conseil d'administration de changer la formule. En réponse, nous avons alors proposé une formule plus étalée pour décongestionner la ville et les services de sécurité.

L'été de Baie-Saint-Paul

Cette formule fut celle de l'été de Baie-Saint-Paul. Elle a été proposée à l'assemblée générale suivant la fin du dernier festival qui s'est déroulé en 1975. L'été de Baie-Saint-Paul, à ma connaissance, a été une programmation qui a fonctionné pendant un été ou deux après le dernier festival, sous la présidence de Jean-Baptiste Guay. Toujours dans le sens des changements proposés pour poursuivre notre développement culturel de Baie-Saint-Paul, dans le dernier rapport que j'ai soumis au C.R.O.C. l'automne 1975, la corporation du Centre d'Art était déjà assurée d'un crédit de 160 000 \$ pour son projet, et c'est le C.R.O.C. qui avait contribué à placer ce projet comme prioritaire par sa participation à la Mission technique d'aménagement de Charlevoix sous l'égide de l'Office de planification du Québec (O.P.D.Q.) Ce rapport est disponible aux archives de la Ville de Baie-Saint-Paul. Par la suite, peu de temps après, la corporation du C.R.O.C. semble avoir été dissoute au profit du Service des loisirs de la Ville de Baie-Saint-Paul, les derniers administrateurs doivent connaître les raisons et les détails de ces changements, de même que les permanents de la Ville de Baie-Saint-Paul.

Conclusion

La population peut être fière de ce que la ville de Baie-Saint-Paul est devenue comme attrait culturel au Québec. Cependant, il me semble important de rappeler que le rôle joué par le C.R.O.C. dans ce développement culturel a été essentiel. Notre organisme était cité en exemple par le ministère des Affaires culturelles, par la voix des responsables du temps, Messieurs Monet, St-Louis et Dussault du bureau régional et qui

expliquaient que nous étions la seule ville au Québec où le secteur culturel était plus développé que celui des sports et qui était indépendant. Ceci nous permettait d'aller chercher du financement populaire et ça, ce n'est pas banal. Le Conseil régional d'orientation culturelle a été l'initiateur du Centre d'art. En 1975 le CROC avait déjà l'assurance d'un crédit de l'Office de planification et de développement du Québec dont la priorité avait été établie par la Mission technique d'aménagement de Charlevoix. Le Ministère des Affaires culturelles souhaitait depuis longtemps que la région se spécialise puisque la formule "festival populaire" commençait à pousser un peu partout au Québec. Notre programmation était copiée d'une région à l'autre de sorte que toute cette belle histoire risquait de mourir de sa belle mort, si nous n'intervenions pas préventivement comme nous l'avons fait pour s'ajuster à ce nouveau contexte. On a vu par la suite que ces appréhensions étaient fondées puisque un bon nombre de festivals populaires ont disparu au profit de festivals plus spécialisés entre autres, celui de la chanson de Granby, et bien d'autres.

Un ami de la région de Baie-Saint-Paul m'a rapporté qu'un nouveau groupe venait de naître, il porte le nom du groupe des 21. Sans trop connaître les objectifs de ce nouvel organisme il me semble qu'il pourrait pallier au vide laissé par le sabordement du Conseil régional d'orientation de Baie-Saint-Paul.

Personnellement je souhaite qu'un projet de compilation historique de la période du Festival folklorique et du Conseil régional d'orientation culturelle se fasse. Cette tendance nationale actuelle à occulter des passages majeurs de notre développement culturel est à mon sens néfaste pour la jeunesse, l'éducation et également pour l'avenir de notre développement culturel. Je crois qu'un temps de réflexion serait bénéfique actuellement pour rassembler les archives et faire une compilation des bons coups de l'histoire du développement culturel afin de pouvoir puiser dans ce qui était culturellement, je dirais, d'origine contrôlée, et de s'en servir comme enseignement pour l'avenir. Je sais que bon nombre de nostalgiques sont restés orphelins après la disparition du Conseil régional d'orientation culturelle et que le groupe des 21 a de l'avenir, s'il veut puiser dans l'esprit du passé pour recréer une animation culturelle populaire moderne qui réponde mieux aux besoins des autres

créateurs que les peintres déjà bien servis par le Centre d'art.

Les exemples de rayonnement du Conseil régional d'orientation culturelle, dont j'ai fait mention montrent comment cet organisme ratissait large et pouvait bénéficier de subventions qui aidaient à mieux répartir le financement du développement culturel de la région. À titre d'exemples, une subvention spéciale nous avait été donnée pour permettre à un conseiller de la ville de Baie-Saint-Paul, également à deux membres du personnel du Conseil régional d'orientation culturelle, d'aller faire l'étude des Centres d'art au niveau provincial et de nous ramener un rapport détaillé sur ce que les Centres d'art avaient développé au Québec afin de pouvoir trouver une formule pour Baie-Saint-Paul. Également, à l'initiative de Cyril Simard, j'avais profité avec Monsieur Marcel Poisson d'un stage de l'étude des festivals populaires en France. C'est aussi grâce au festival d'été que nous avons pu permettre à ce que l'on appelait à l'époque les Échassiers de la Baie qui sont devenus plus tard le Cirque du Soleil de se faire connaître. Ils ont aussi eu l'occasion de se faire connaître au Festival d'été de Québec. Je pense aussi à l'Auberge de jeunesse (Le balcon vert) dont on faisait la promotion. Bref c'est cela, le développement culturel. Je pense que le fait de motiver autant de monde et d'assister autant de personnes dans le domaine du développement culturel a bien prouvé l'importance d'un Conseil de développement culturel dans nos régions et selon moi, que l'exemple du CROC ne doit pas être occulté et doit être rappelé à tous ceux qui souhaitent faire du développement culturel.

En ce qui me concerne, je demeure un fier ambassadeur de Baie-Saint-Paul à Québec et j'ai été heureux qu'on m'offre de faire une rétrospective de cette belle période dans l'espoir qu'on puisse y puiser des ressources, mais non pas y retourner. Je suis de ceux qui pensent que tourner des pages et laisser la place aux autres, c'est aussi une façon de promouvoir l'évolution et le développement culturel.

La parution de cet article est possible grâce à l'appui de :

**La Maison Otis
Le Genévrier inc.
Clinique dentaire
Poisson, Dion, Mailloux
Chez Origène.**

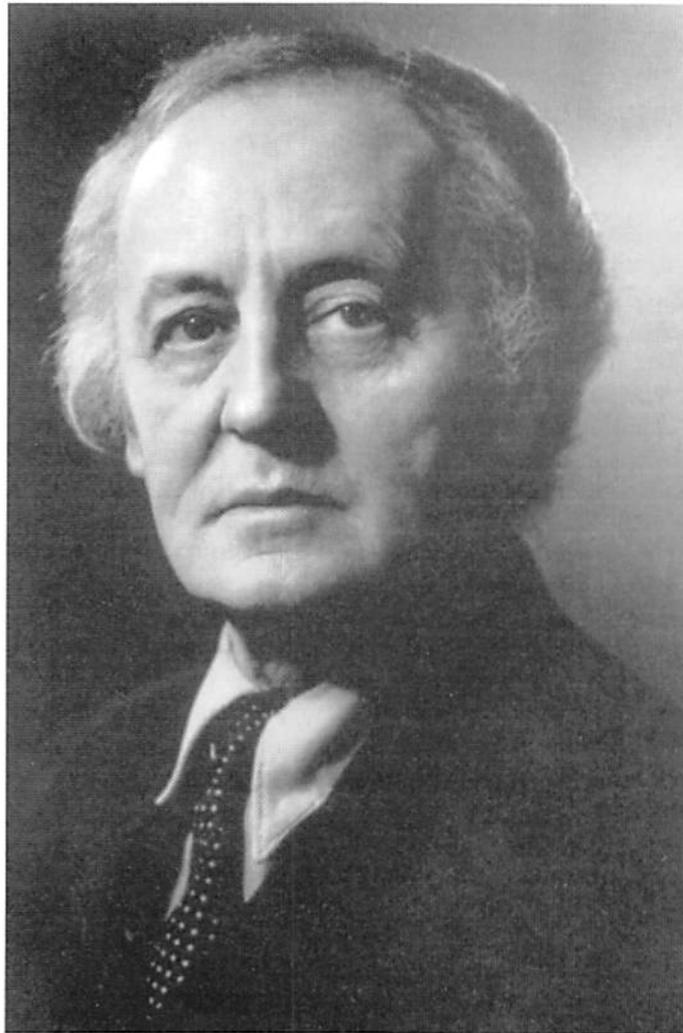
Marius Barbeau et le folklore de Charlevoix : un regard orienté

Par Serge Gauthier

Né le 5 mars 1883 à Sainte-Marie de Beauce, Marius Barbeau fait des études classiques au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il étudie ensuite le droit à l'Université Laval à Québec. Détenteur d'une Bourse Rhodes, il entreprend des études en anthropologie à l'Université d'Oxford en Angleterre entre 1907 et 1910. Il se perfectionne aussi à l'Université de Paris en suivant notamment les cours du célèbre anthropologue Marcel Mauss. De retour au Canada, il travaille comme ethnologue au Musée National du Canada à Ottawa à compter de 1911. Il s'intéresse d'abord à la culture des Amérindiens du Canada. Par la suite, il se spécialise aussi dans le folklore des Français d'Amérique et en explore plusieurs facettes: littérature orale (contes, légendes, chansons), culture matérielle (artisanat et art populaire). Il publie de nombreux ouvrages relatant ses diverses recherches et études et des centaines d'articles dans des revues scientifiques ou encore dans des journaux ou périodiques à grand tirage. Dans les années 1940, il participe à la création des Archives de Folklore de l'Université Laval avec Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard. Il est chargé de cours en folklore à l'Université Laval. Marius Barbeau meurt à Ottawa en février 1969. Il a travaillé sans relâche jusqu'à la fin de sa vie.

Marius Barbeau est un grand folkloriste canadien. Il a réalisé une cueillette presque effrénée de folklore en divers milieux. Il a enquêté dans Charlevoix

dès 1916 et il revient fréquemment dans cette région des années 1920 jusqu'à la décennie 1940. Marius Barbeau est un diffuseur important du folklore des Français d'Amérique. Mais son approche du terrain reste un peu



Marius Barbeau (1883-1969)

méconnue. On ne connaît pas vraiment comment s'oriente son approche auprès des nombreux informateurs rencontrés tout au long de sa fructueuse carrière. Pour notre part, nous avons voulu savoir comment Marius Barbeau a choisi et a inscrit la région de Charlevoix comme un lieu d'enquête folklorique pour ses recherches.

Chercheur de folklore (1911-1940)

Nous voulons savoir de quelle manière se pose le regard de Marius Barbeau dans Charlevoix. Il faut d'abord souligner à nouveau que Marius Barbeau a fait des études en Angleterre et qu'il a travaillé par la suite en milieu canadien-anglais. Il n'est aucunement inspiré par une démarche nationaliste dans sa quête de folklore. Il réalise une démarche scientifique d'anthropologue et de folkloriste. Par ailleurs, ses recherches sont bien reçues par les nationalistes canadiens-français qui y retrouvent un héritage culturel de grand intérêt.

L'approche de Marius Barbeau est donc d'inspiration anglaise et américaine. Elle se situe dans le courant " Art and Craft " fort populaire à la fin du 19e siècle et au début du 20e cherchant à revaloriser la production artisanale menacée par l'industrialisation et le modernisme. Ce mouvement n'est cependant pas passéiste ni rétrograde et même assez avant-gardiste. Il est le fruit de la réflexion d'intellectuels inquiets face à la société industrielle peu soucieuse de mettre en valeur les héritages du passé. Marius Barbeau résume un peu cet esprit dans le texte suivant:

" Si vous êtes blasé de l'insipidité mentale des parvenus du nouveau-monde, allez converser avec les vieux paysans, en particulier avec ceux du pays des gourganes (Charlevoix); faites-leur redire leurs contes et chanter leurs cantilènes; mangez avec eux, en écoutant des anecdotes, en goûtant à la soupe aux gourganes... Et l'ennui que vous aurez à parcourir un continent qui pratique l'unification dans la médiocrité

humaine se changera en un ravissement véritable et subtil sitôt que vous saisissez l'ambiance d'une province de la France d'Oil, avec ses airs de seizième siècle. L'intrusion du fonctionnaire, du marchand d'articles modernes, de l'étudiant, du déraciné, du voyageur, pourra seule ternir la pureté du tableau en y mêlant ses incongruités. "¹

Face à ce texte, le lecteur a l'impression de ne plus être vraiment dans Charlevoix, mais plutôt quelque part dans une France médiévale. Le regard de Barbeau nous conduit ici bien plus loin que dans Charlevoix. La vision de Marius Barbeau est universelle. Il ne s'intéresse pas qu'au sort des Français d'Amérique. Il s'inquiète comme plusieurs intellectuels de son temps de l'uniformisation culturelle produite par le monde industriel.

Charlevoix: un terrain folklorique

Le regard de Marius Barbeau sur Charlevoix est teinté de tout un cheminement personnel. Barbeau se préoccupe d'abord des cultures amérindiennes. Sa formation en anthropologie l'amène à chercher des traces de la culture de ces sociétés autochtones menacées de disparition. De 1911 à 1914, Marius Barbeau ne s'intéresse pas à la culture traditionnelle des Français d'Amérique. C'est l'anthropologue américain Franz Boas qui l'incite à recueillir des contes français. Barbeau se montre intéressé face à cette demande. Il se rend à Lorette pour rencontrer des conteurs hurons afin de tenter de recueillir des contes français. Voici comment Barbeau raconte ce qui lui est arrivé à cette occasion:

" Les gens de Lorette m'avaient dit; mon cher monsieur, nulle part ailleurs vous pourrez trouver des conteurs et des chanteurs comme dans les montagnes, de l'autre côté du Cap-Tourmente. On y fait encore des veillées, où l'on s'amuse jusqu'au petit jour. Et quelle bonne liqueur on y boit : de la Jamaïque, du curacao! "²

À partir de ce moment, Barbeau se rend enquêter dans Charlevoix. En 1916, il rencontre un merveilleux informateur à Saint-Irénée nommé Louis Simard dit L'Aveugle (Ti-Louis L'Aveugle) et il enregistre plusieurs chansons folkloriques

auprès de ce quêteux itinérant bien connu dans Charlevoix et au Saguenay. Barbeau continue de fréquenter la région de Charlevoix jusque vers 1945 environ et ce territoire devient pour lui un lieu essentiel dans sa quête du folklore traditionnel des Français d'Amérique.

Les recherches folkloriques de Barbeau dans Charlevoix influencent plusieurs autres folkloristes qui retiennent aussi ce territoire comme site d'enquête: Jean Palardy, Luc Lacourcière, Félix-Antoine Savard et bien d'autres. Des artistes-peintres prennent aussi contact avec le travail de Marius Barbeau dans Charlevoix: A.Y. Jackson, George Pepper, Arthur Lismer, Kathleen Daly... Ils deviennent aussi les illustrateurs des livres de Barbeau consacrés à Charlevoix comme *The Kingdom of Saguenay*³ et sa traduction française *Le Saguenay Légendaire*⁴. Le regard folklorique de Marius Barbeau posé sur Charlevoix a donc été marquant. Il a eu des suites.

Un regard orienté

Marius Barbeau accorde à Charlevoix un statut de bastion folklorique. Il retrouve dans cette région un lieu qu'il juge préservé du monde industriel et où les nobles traditions de la France médiévale se maintiennent encore. Il faut dire que le regard de Barbeau sur Charlevoix n'est pas "la" réalité de Charlevoix. Barbeau fait oeuvre de folkloriste, pas d'historien. Son regard est orienté. Il comporte au préalable une vision du monde ou un point de vue. Tentons maintenant de mieux circonscrire ce regard folklorique.

Tout d'abord, Marius Barbeau s'intéresse aux cultures primitives ou " sauvages ". Il recherche ce primitif dans le folklore des Français d'Amérique comme il l'a fait en étudiant les cultures amérindiennes. C'est une approche anthropologique courante à son époque. Barbeau voit dans Charlevoix une sorte de royaume médiéval peuplé d'histrions, de conteurs et de fantaisistes. Il ne voit qu'une facette folklorique de la réalité.

Aussi Marius Barbeau prétend retrouver une source française " pure " dans Charlevoix. Le paysan de Charlevoix lui offre un folklore venu de France. Pour Barbeau, c'est cela qui est important. La culture locale des gens de Charlevoix

intéresse ce folkloriste parce qu'elle vient de France et parce qu'elle s'est maintenue " providentiellement intacte " dans Charlevoix. En fait, Barbeau fait de Charlevoix un lieu plus littéraire que réel. Il recrée l'histoire de ce lieu à des fins folkloriques.

Le regard posé par Marius Barbeau dans Charlevoix n'est donc pas historique mais folklorique. Barbeau va jusqu'à gommer l'histoire de Charlevoix afin de mieux servir son projet folklorique. Son oeuvre de folkloriste dans Charlevoix est importante, mais il ne faut pas y chercher autre chose qu'une représentation de Charlevoix réalisé par un folkloriste et sans autre objectif que de recueillir sur place du folklore.

Un folklore oublié?

De nos jours, l'approche folklorique de Marius Barbeau est presque oubliée. Le folklore traditionnel ne retient plus beaucoup l'attention. Faut-il croire que cet héritage est désormais désuet? Ne convient-il pas de le redécouvrir, de lui donner un sens pour aujourd'hui? En fait, les artistes, les écrivains et les folkloristes ont façonné l'image de Charlevoix et permis à cette région d'avoir une identité reconnue à l'extérieur de ce milieu. La démarche folklorique de Marius Barbeau est un aspect des multiples regards posés sur Charlevoix. Il serait dommage de ne pas en tenir compte.

**Cet article est une version remaniée d'une conférence présentée en 1994 au Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul à la demande de Madame Françoise Labbé dont nous voulons ici saluer la mémoire.*

Notes

¹ Barbeau, Marius. " Le pays des gourganes ", *Mémoires de la Société Royale du Canada*, Section 1, Série 3, vol XI, p. 222. Communication faite en 1917.

² Barbeau, Marius. *Au coeur de Québec*. Montréal, Édition du Zodiaque, 1934. p. 36

³ Barbeau, Marius. *The Kingdom of Saguenay*. Toronto, Mac Millan, 1935. 165 pages

⁴ Barbeau, Marius. *Le Saguenay légendaire*. Montréal, Beauchemin, 1967. 147 pages

Charlevoix et le Refus Global

De la tradition et de la modernité

Par Serge Gauthier

Charlevoix et le *Refus Global*. N'est-il pas hasardeux de tenter d'esquisser un improbable lien entre cette région perçue comme isolée et ce Manifeste publié à Montréal en 1948 par des intellectuels d'avant-garde? Les deux réalités paraissent à prime abord irréconciliables: le Charlevoix de 1948 est en apparence traditionnel et conservateur alors que la démarche du *Refus Global* s'impose comme un geste découlant d'une volonté de changement qui appelle la modernité. Tradition et modernité semblent ici s'opposer. Et pourtant non, puisque la recherche de la tradition ou de la modernité découle nécessairement d'une démarche de réflexion réalisée par des intellectuels. À la source même de toute observation historique ou encore pour la création d'œuvres artistiques, il y a toujours le regard de l'observateur qui inscrit ses teintes propres ou son point de vue à la description. L'Histoire n'est jamais une donnée objective. Les contraires s'y attirent parfois et s'orientent en des lieux opposés mais néanmoins tournés vers le même projet.

Le Charlevoix de 1948 : une tradition modernisée

Ne cherchons pas plus loin: sans doute personne dans Charlevoix n'a lu le *Refus Global* en 1948. Faut-il croire que Charlevoix n'était pas éveillé au *Refus Global*? En fait, la question ne se situe pas tout à fait là. Il faudrait plutôt parler du contexte historique et se demander si Charlevoix vivait au diapason du reste du Québec en 1948? Sur le plan politique, les électeurs du "comté" de Charlevoix ont élu cette année-là un député unioniste: le docteur Arthur Leclerc. Le Québec entier s'est réfugié sous la bannière de l'Union Nationale et presque toutes les circonscriptions électorales du Québec ont un représentant de ce parti comme député. C'est l'ère du paternalisme: "Duplessis donne à sa province" comme l'affirme le slogan électoral. Il ne faut pas chercher de grandes différences à ce niveau entre le reste du Québec et Charlevoix. Les

notions de tradition et de modernité se discutent à d'autres instances. Cette réflexion est l'apanage d'intellectuels cherchant à ce moment un Québec nouveau soit par une lecture de la tradition, soit par une approche résolument moderne.

Il se trouve que dans Charlevoix les intellectuels viennent rechercher la tradition plutôt que la modernité. Cela ne veut pas dire que rien n'est moderne dans Charlevoix en 1948. L'historiographie récente au sujet de Charlevoix démontre plutôt que le contexte social et économique s'y apparente à peu près à celui du reste du Québec. La question n'est pas là. Le Charlevoix traditionnel et retranché du monde est le plus souvent le fait d'une analyse intellectuelle précise. Entre 1916 et 1950, Charlevoix est régulièrement décrit par des folkloristes notamment par Marius Barbeau, Luc Lacourcière ou encore Félix-Antoine Savard. Cette optique traditionaliste est aussi celle de peintres comme Clarence Gagnon ou encore celle des membres du Groupe des Sept (notamment A. Y. Jackson, Arthur Lismer, George Pepper, Kathleen Daly, Arthur H. Robinson) recherchant à cette même époque dans Charlevoix des paysages isolés ou encore des traditions locales. Le point de vue des folkloristes et des peintres se rejoint: ils viennent chercher dans Charlevoix une tradition menacée par une modernité envahissante. Leur questionnement est moderne même s'ils recherchent une imagerie traditionnelle. Sans l'inquiétude moderne de voir la tradition disparaître, ces intellectuels et ces peintres n'auraient pas cherché, à retracer la tradition dans Charlevoix.

Il faut donc être moderne pour comprendre que la tradition se transforme. Autrement il faut se contenter de baigner dedans ou encore de la reproduire. Ce n'est pas le fait de Marius Barbeau et des folkloristes québécois du XXe siècle ni des peintres Clarence Gagnon ou encore de ceux issus du Groupe des Sept. Ces intellectuels



Page couverture de l'édition originale du *Refus Global* (1948)

amènent une réflexion moderne sur la tradition. Ils font de Charlevoix un rempart de cette tradition tout en étant conscients que cette région est soumise aux changements modernes comme ailleurs. Ils ne retiennent qu'une facette de Charlevoix soit le versant traditionnel. Ils racontent ou peignent ce Charlevoix de la tradition face à la modernité. Ils décrivent cette tradition en fonction de courants de pensées issus de leur temps. Ce sont des modernes à la recherche de la tradition posant un regard à ce moment actuel sur un passé en transformation. Mais ne cherchant par là qu'à questionner le présent et l'avenir plutôt que désireux de maintenir le passé.

En un sens très précis, l'objet traditionnel recherché par les intellectuels et les peintres dans Charlevoix découle de la même approche intellectuelle que celle des auteurs du *Refus Global* c'est-à-dire questionner le présent. Alors que certains utilisent un Charlevoix traditionnel pour refléter le Québec d'hier, d'autres cherchent plutôt à éloigner ce Québec d'autrefois afin de saisir de nouveaux espaces à inventer. Mais le référent est le même: la tradition est recherchée comme fil conducteur et elle est vue comme désuète dans les deux cas. Ni les uns ni les autres ne veulent un maintien de la tradition mais bien plutôt un monde nouveau. La seule différence est le choix du sujet soit la tradition soit la modernité mais toujours dans un esprit novateur. Une tradition modernisée en quelque sorte.

Le Refus Global : une modernité enracinée

“ Place à la magie! Place aux mystères objectifs! Place aux nécessités... ” Refus Global. 1948

En voilà d'autres qui ne veulent plus entendre la voix du passé mais plutôt celle de l'avenir:

“ Rejetons de modestes familles canadiennes-françaises, ouvrières ou petites bourgeoises, de l'arrivée au pays à nos jours restées françaises et catholiques par résistance au vainqueur, par attachement arbitraire, par plaisir et orgueil sentimental et autres nécessités. ”

Et pourtant le recours au passé devient ici une nécessité:

“ Un petit peuple serré de près aux soutanes restées les seules dépositaires de la foi, de la vérité et de la richesse nationale. Tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée pleine de risques et de dangers, éduqué sans mauvaise volonté, mais sans contrôle, dans le faux jugements des grands faits de l'histoire quand l'ignorance complète est impraticable. ”

Les rédacteurs du *Refus Global*, le peintre Paul-Émile Borduas en tête, cherchent ici à exorciser le passé perçu comme étouffant. Ce Québec refermé sur lui-même doit nécessairement éclater. Certains ont vu et voient encore dans le manifeste du *Refus Global* une préfiguration de la Révolution tranquille à venir. D'autres pensent que l'approche est bien plus révolutionnaire que réformiste comme le fut la Révolution tranquille. Cette vision des membres du *Refus Global* reste encore à analyser, à décortiquer. Les lumières de l'avenir y brillent sans doute encore alors que nous nous égarons dans le présent. Il faut pourtant retenir que le cri de ces intellectuels québécois de 1948 découle d'une perception précise du passé permettant entre autres la naissance d'une modernité enracinée découlant d'une histoire commune. Sans le recours



Françoise Labbé dans les années 1960. Madame Labbé fut à l'origine de la réflexion amenant la rédaction du présent article

au passé - même oppressant- il n'est pas possible de décrypter l'avenir. Cette étape essentielle de l'analyse a bien été parcouru par les tenants du *Refus Global*.

Il faut donc savoir que les cheminements intellectuels se rejoignent. Tradition modernisée ou modernisme enraciné ne sont que des mots sans le questionnement essentiel face à l'avenir. Et le Charlevoix entrevu comme traditionnel par les folkloristes ou les peintres et le Québec étouffé par la tradition perçu par les membres du *Refus Global* ne sont que des facettes divergentes de la même réalité. Le modernisme s'annonce et il faut se positionner. Certains cherchent derrière, d'autres devant. La recherche d'un Québec moderne passe par le *Refus Global* mais aussi par la quête de traditions des folkloristes ou des peintres. Charlevoix, à sa façon était donc bien au coeur des discours modernes de 1948. Sans que sa population en soit

nécessairement consciente: les discours des intellectuels font rarement figure dans la discussion au quotidien. Ils sont bien moins commentés que les résultats électoraux et pourtant leurs enjeux réels demeurent bien plus longtemps car ils concernent l'avenir.

Se garder en éveil

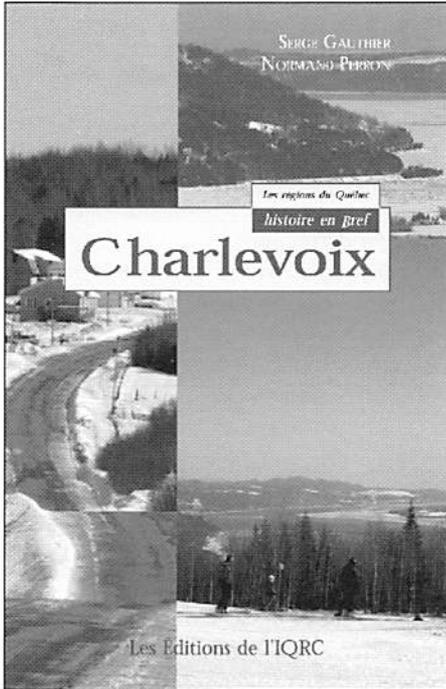
Lorsque j'ai décidé de tenter cet incertain parallèle entre le *Refus Global* et le Charlevoix de 1948 à la demande de Madame Françoise Labbé du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, celle-ci me demanda alors cette question: Charlevoix était-il éveillé au *Refus Global*? Sans doute aurais-je du répondre non et sans aller plus loin. Pourtant je savais que les concepts de tradition et de modernité possèdent entre eux bien plus de liens qu'on ne le croient. Évoquer la tradition ou la modernité, c'est se situer au coeur même du changement social. Or, il est impossible de s'extraire totalement des transformations sociales.

Charlevoix était aussi au coeur des enjeux de la réflexion des intellectuels québécois en 1948. Certains y percevaient une tradition à conserver, d'autres à rejeter. Mais cette région n'était pas en marge. Au contraire, Charlevoix fait depuis ses origines l'objet d'analyses ou de simples descriptions de la part d'intellectuels québécois qui donnent à ce lieu géographique une identité culturelle s'imposant comme une référence essentielle au Québec. En 1948 et aussi de nos jours, l'image de Charlevoix est au coeur de la réalité culturelle québécoise: microcosme, région-phare, lieu de réflexion paisible et traditionnel, parfois dénaturé par de fausses images du progrès, cette région suscite les regards et les questionnements. Il s'agit sans doute de s'y éveiller. En fait, tout est question d'éveil: à l'art, à la pensée, à la force du changement. La question de Madame Labbé était juste; il faut se tenir en éveil.

Chronique du livre

Par Christian Harvey

Gauthier, Serge et Normand Perron.
Charlevoix... en bref. Québec, Presses de
l'Université Laval, 2002. 180 pages.



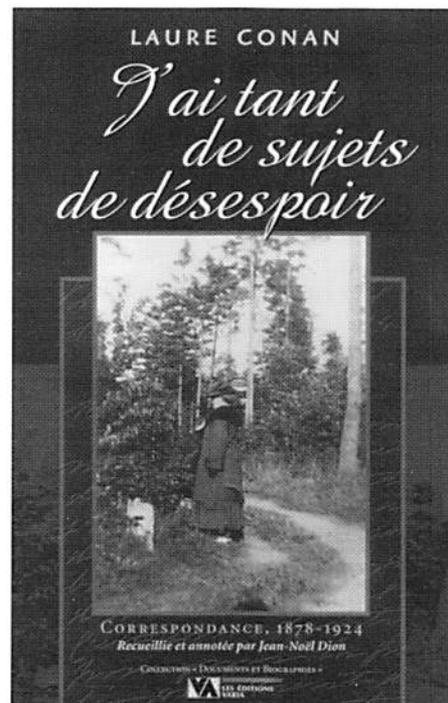
La parution de *l'Histoire de Charlevoix* (Presses de l'Université Laval, Coll. "Histoire des régions", 2000. 387 p.) constitue une étape importante dans le développement de la recherche sur le passé régional. Charlevoix compte ainsi, avec cet ouvrage, sur une première véritable synthèse traçant les grands axes de son histoire économique, sociale et culturelle des origines à aujourd'hui. *l'Histoire de Charlevoix* a connu une diffusion large tant auprès de la population locale que des amoureux de Charlevoix. À ne pas en douter, cette nouvelle présentation plus "brève" des fruits de cette recherche vient donner un nouveau souffle à ce travail immense.

L'ouvrage *Charlevoix... en bref* paraît dans la collection "Les régions du Québec. Histoire en bref", dirigée par Léo Jacques et Normand Perron, dont l'objectif est de présenter une version plus accessible des ouvrages déjà parus dans l'"Histoire des régions". Déjà, les

régions de la Côte-du-Sud et des Laurentides ont fait l'objet d'une publication dans cette collection. Serge Gauthier et Normand Perron n'ont pas réalisé une simple version diluée de la synthèse. Les lecteurs de *l'Histoire de Charlevoix* peuvent lire cet ouvrage comme une publication autonome.

Charlevoix... en bref est une lecture fort agréable agrémentée de titres de chapitres ("Charlevoix pays du huitième jour", "Le pays des gourganes") qui interpellent le lecteur. La plume derrière cet ouvrage est d'une aisance rare en ce qui a trait à la production historique coutumière. L'histoire devient littérature sans néanmoins s'égarer des preuves. Saluons de plus la présentation graphique soignée de l'ouvrage imprimé sur un papier de qualité. Les photos reproduites et le montage donnent du tonus au livre. Et, chose non négligeable, le prix est moins élevé (21,95\$ au lieu de 35\$). Sans doute un cadeau sans pareil à donner pour le temps des fêtes... Disponible en version française et anglaise.

Conan, Laure. *J'ai tant de sujets de désespoir*. Correspondance 1878-1924. Recueillie et annotée par Jean-Noël Dion. Montréal, Les Éditions Varia, 2002. 480 p.



Une première véritable biographie de Laure Conan se fait toujours attendre. Auteure du premier roman psychologique de la littérature canadienne-française (*Angéline de Montbrun* en 1881-1882), Laure Conan – de son vrai nom Félicité Angers – constitue une personnalité un peu mythique dont des éléments de sa vie demeurent toujours sans réponse de nos jours. La publication de la correspondance de 1878 à 1924 de Laure Conan chez *Les Éditions Varia* en 2002, regroupée et annotée par l'archiviste Jean-Noël Dion, apparaît dans ce cadre salubre pour le travail d'un biographe futur. *J'ai temps de sujets de désespoir* n'est pas une présentation critique de cette correspondance mais comprend une retranscription minutieuse de la correspondance annotée de quelques courtes biographies de ses interlocuteurs ou d'ordre contextuel. Une brève mise en contexte est rédigée en entrée de jeu visant à mieux situer la vie et l'œuvre de l'auteure.

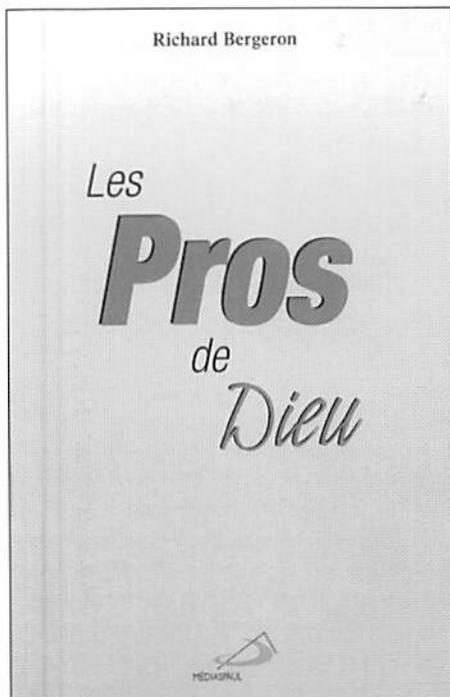
La lecture de la correspondance est, somme toute, décevante. Comme le souligne Robert Chartrand dans *Le Devoir* (14-15 septembre 2002), "[o]n s'attendrait à découvrir, dans ce gros volume de sa correspondance, quelques révélations[...]", mais on y retrouve, en fait, "très peu de confidences". Laure Conan avait la mauvaise habitude, paraît-il, de brûler ses écrits... Les textes retranscrits sont avant tout des correspondances avec des membres de l'autorité religieuse de l'époque tels Mgr Eugène Lapointe et du cercle littéraire canadien-français. Les révélations sensationnelles sont absentes de cette correspondance bien qu'elle révèle le talent littéraire de Laure Conan. Ne cherchez-pas là de lettres à son amoureux Pierre-Alexis Tremblay! Néanmoins, la présentation technique de la correspondance est adéquate. Il en est autrement pour la mise en contexte de La Malbaie!

La présentation de La Malbaie, limitée à quelques paragraphes, est réalisée avec des sources de troisième main. Le lecteur apprend, entre autre, que le Manoir Richelieu fut érigé par le "Canadien Pacifique" (!) (p. 28). De plus, au milieu du XIXe siècle, "[l]a localité est desservie par des bateaux à vapeur. On y retrouve surtout des agriculteurs, des bûcherons,

des hommes de métier et quelques professionnels". Une description empruntée à l'annuaire Lowell de Montréal de 1858 (!) sans aucune référence aux études rédigées sur La Malbaie dans les 144 années subséquentes. Les études historiques (même les moins récentes) démontrent que La Malbaie (et même Charlevoix) est bien différente de l'image simpliste du lieu traditionnel mise en marché par la Croisière du Saguenay. Cette localité est le centre d'un district judiciaire (1857), est desservi par des goélettes depuis longtemps, compte plusieurs moulins à scie, des marchands de bois, des magasins généraux, des artisans, plusieurs professionnels. Laure Conan ne vit donc pas dans un milieu mort. Notons également une incompréhension totale du milieu de La Malbaie : "Le village, appelé aussi Murray Bay, devient également un lieu de villégiature important". Les villégiateurs ne résident pas dans le village de La Malbaie. Murray Bay réfère, somme toute, au Boulevard des Falaises et à une mince portion du territoire de Cap-à-l'Aigle.

J'ai tant de sujets de désespoir... Un désespoir partagé par l'historien devant la contextualisation baclée de ce livre.

Richard Bergeron. *Les Pros de Dieu*. Montréal, Médiaspaul, 2000. 214 p.

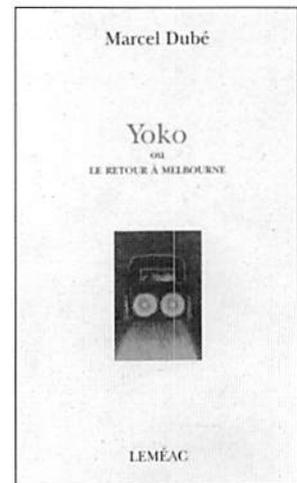


Le théologien Richard Bergeron, natif de Clermont dans Charlevoix, est un universitaire reconnu notamment pour son analyse des nouvelles religions. Son ouvrage *Le cortège des fous de Dieu* paru en 1982 a permis de mieux faire connaître au public québécois et français le phénomène en croissance en Occident des sectes. Richard Bergeron nous revient cette fois en 2000 chez Médiaspaul avec une analyse personnelle des "professionnels de Dieu" que sont les prêtres, les religieux et les théologiens. Un regard qu'il annonce d'entrée de jeu "cléricalement non correct, théologiquement impertinent et religieusement inconvenant".

Ces trois catégories "professionnelles" se positionnent dans nos sociétés comme intermédiaires entre les croyants et Dieu. Richard Bergeron les observe une à une. L'auteur se souvient du curé de son enfance, l'abbé Antoine Grenier, qui incarne l'image du prêtre de paroisse. Travail difficile de médiation entre le spirituel et le matériel, entre la foi des croyants et des supérieurs (évêques, papes). Richard Bergeron évoque par la suite le fil d'Ariane où se positionne le théologien menacé à la fois de perdre la foi au profit de la distanciation de la "Méthode" universitaire ou de subir les foudres des autorités religieuses. Le religieux représente pour sa part la poursuite difficile, en dehors de la vie sociale, de l'œuvre du Christ. Leur travail est-il essentiel? Quelles sont les structures qui balisent leur travail? Une spiritualité pourrait-elle être fondée autrement? Voilà quelques-unes des questions soulevées à travers les pages de ce livre.

Les Pros de Dieu propose une critique de l'approche instituée des "professionnels de Dieu" et appelle ainsi à une nouvelle spiritualité, davantage subjective, vécue sur de nouvelles bases. Il y a toujours profit pour un croyant à éprouver ses idées parfois les plus assurées, les plus intimes, à une pensée aussi riche et argumentée que celle de Richard Bergeron. Pratiquer l'anathème devant ce regard – ou combien d'autres! – au lieu de favoriser le développement dans la population d'une spiritualité ne permet en fait que de rendre de plus en plus désuète une institution face à un monde qui a changé.

Dubé, Marcel. *Yoko ou le retour à Melbourne*. Montréal, Leméac, 2000. 84 p.



L'œuvre du dramaturge Marcel Dubé se présente aujourd'hui comme l'une des plus achevées du théâtre québécois. Cet auteur a néanmoins, à l'occasion, exercé sa plume à d'autres genres littéraires, notamment la poésie. En 2000, Dubé nous offrait, après plusieurs années de silence, une nouvelle intitulée *Yoko ou le retour à Melbourne*.

Le narrateur, Mathias, réside à Melbourne dans les Cantons de l'Est. Seul au volant de sa vieille Buick, il se dirige en ce 23 décembre 1970 vers Chicoutimi afin d'y faire la rencontre de Yoko, dont le lecteur découvre progressivement l'identité. Mathias préfère alors emprunter la route de Charlevoix au lieu du Parc des Laurentides. À Baie-Saint-Paul, il s'arrête à l'Hôtel Bellerive (Belle-Plage) afin de reposer sa vieille Buick. Mathias poursuit sa route sur la 362 et doit s'arrêter à Pointeau-Pic; la visibilité est nulle. Il passe la nuit à l'Auberge des Trois-Mallards (Trois-Canards). Nuit arrosée d'alcool avec de vieilles connaissances. Le brouillard dissipé, Mathias continue son chemin. Arrivé à Chicoutimi, son désir de mettre fin à sa solitude demeure malencontreusement inassouvi.

Des pages chargées de mélancolie, dans un Charlevoix qui sert de toile de fond à l'histoire. Un Charlevoix que Dubé a visiblement fréquenté à de nombreuses reprises. Notons une seule invraisemblance – mineure – de l'histoire : l'auteur parle du centre commercial en 1970 alors que son inauguration date en fait de 1974. Petit détail sans importance. *Yoko ou le retour à Melbourne*, un ouvrage qui se lit d'un trait.

Index des numéros 33 à 40 et hors série 4 et 5

Par Christian Harvey

INDEX DES AUTEURS

AUDET, Bertrand

À la mémoire de Monsieur Jean-Paul, 33 (Avril 2000) : 11.

BOIES-FORTIER, Madeleine

Laure Gaudreault "Notre Pionnière", 39 (Avril 2002) : 16.

BOUCHARD, Jean-Pierre

Bio-bibliographie, 33 (Avril 2000) : 23-24.

BOUCHARD, Rémi

Me Jean-Marie Bouchard (1908-), 38 (Avril 2002) : 22.

CIMON, Jean-Louis

L'abbé Jean-Paul Tremblay, mon oncle, 35 (Novembre 2000) : 17.

DESBIENS, Jean-Paul

Jean-Paul Tremblay (1918-1999), 33 (Avril 2000) : 2-3.

DICKINSON, John A.

Une institutrice rurale d'autrefois, 39 (Avril 2002) : 17.

DUFOUR, Jacques

Le palais de justice de La Malbaie, 38 (Novembre 2001) : 2-4.
L'influence indue en procès, 38 (Novembre 2001) : 14-15.

ÉLOI-GÉRARD, Frère

Une pendaison à La Malbaie, 38 (Novembre 2002) : 11-13.

FOUCHER, Joseph

Homme de terroir et citoyen du monde, 33 (Avril 2000) : 20.

FOURNIER, Bertrand

Les Équipiers de Saint-Michel, 33 (Avril 2000) : 10-11.
Souvenirs de Sagard, 40 (Mai 2002) : 12-13.

FOURNIER-LABBÉ, Evelyne

Abbé Jean-Paul Tremblay, 33 (Avril 2000) : 21.
Cousine Laure, 39 (Avril 2002) : 6-7.
La vieille école de Clermont, 39 (Avril 2002) : 8.

GAUDREAU, Laure

Les modérés et les excessifs, 39 (Avril 2002) : 4.

GAUDREAU, Pierre

Me Édouard Gaudreault (1898-1958), 38 (Novembre 2001) : 21.

GAUTHIER, Serge

Baie-Saint-Paul. Histoire et patrimoine, hors série 5 (Juillet 2002) : 2-20.
Clément-Joseph Bouchard, charpentier-ébéniste (1917-1993), 35 (Novembre 2000) : 15-16.
Crimes et délits dans le Charlevoix d'hier, 38 (Novembre 2001) : 9-10.
Historien et humaniste, 33 (Avril 2000) : 4-6.
La mi-carême dans Charlevoix, 35 (Novembre 2001) : 2-5.

La Malbaie : son histoire, ses quartiers, 34 (Août 2000) : 2-5.

La Montagne de la Croix, un projet d'Église en milieu ouvrier, 36 (Mai 2001) : 2-6.

Laure Gaudreault (1889-1975), 39 (Avril 2002) : 10-11.

Saint-Placide, une église en pays de montagnes, 37 (Juin 2001) : 2-11.

Chronique du livre

Alma. Biographie de ma Grand-Mère de Florentine Audet, 35 (Novembre 2000) : 19.

Aux marches du cloître de Jean-Luc Huot, 35 (Novembre 2000) : 19.

Charlevoix County, 1930 de Jori Smith, 35 (Novembre 2000) : 19.

Joseph-Simon Savard. Premier censitaire de l'île-aux-Coudres de Paul Savard, 35 (Novembre 2000) : 19.

Les souvenirs de Laure Gaudreault de la CEQ, 39 (Avril 2002) : 17.

L'île-aux-marins-perdus de Janine Tourville, 35 (Novembre 2000) : 19.

Film

Rencontre avec une femme remarquable : Laure Gaudreault réalisé par Iolande Cadrin-Rossignol, 39 (Avril 2002) : 17.

GERVAIS, André

Me Antonio Gervais (1898-1956), 38 (Novembre 2001) : 19-20.

GOBEIL, Denis

Me Jules Gobeil (1883-1949), 38 (Novembre 2001) : 21.

GODIN, Guy

Le lac Basile, un lac fascinant!, 35 (Novembre 2000) : 6-9.

GUILBERT, Christiane

L'ami Jean-Paul Tremblay, 33 (Avril 2000) : 18-19.

HARVEY, Christian

Baie-Saint-Paul. Histoire et patrimoine, hors série 5 (Juillet 2002) : 2-20.

Histoire de la vie commerciale à La Malbaie (1800-2000), 34 (Août 2000) : 6-9.

La Montagne de la Croix, un projet d'Église en milieu ouvrier, 36 (Mai 2001) : 2-6.

La production fromagère dans Charlevoix (1880-1953), hors série 4 (Décembre 2001) : 9-12.

Les 15 ans de la Revue d'histoire de Charlevoix : un premier bilan historiographique, 35 (Novembre 2000) : 12-14.

Les combats de Laure Gaudreault, 39 (Avril 2002) : 12-15.

L'histoire du canton Sagard (1932-2002), 40 (Mai 2002) : 2-9.

L'histoire du district judiciaire : de Saguenay à Charlevoix (1857-2001), 38 (Novembre 2001) : 5-8.

Saint-Placide, une église en pays de montagnes, 38 (Juin 2001) : 2-11.

Chronique du livre

Histoire de Charlevoix de Serge Gauthier et Normand Perron, 39 (Avril 2002) : 18.

La pays réel sacrifié de Gérard Beaudet, 35 (Novembre 2000) : 14.

Le piège de Janine Tourville, 39 (Avril 2002) : 19.

Marius Barbeau. Le grand sourcier de Serge Gauthier, 39 (Avril 2002) : 18.

Si culture il y a... de Jean-Paul Tremblay, 33 (Avril 2000) : 16.

Sur les routes de Charlevoix de Laurent Lafleur, 39 (Avril 2002) : 19.

Une histoire d'appartenance de Serge Lambert et Caroline Roy, 39 (Avril 2002) : 19.

Wilbrod Bhérier. Un grand Québécois (1905-1998) de Marie Lise Gingras, 39 (Avril 2002) : 19.

JAUVIN-ROCHETTE, Julienne

Laure Gaudreault : quelques souvenirs, 39 (Avril 2002) : 2-4.

LABBÉ, Danielle

La Malbaie : restructurer l'urbain pour un développement durable, 34 (Août 2000) : 14-15.

LAMBERT, Sœur Blandine (PFM)

Effeuillaison de mercis!, 33 (Avril 2000) : 21.

LEBEL, Maurice

L'œuvre littéraire, 33 (Avril 2000) : 13-14.

PEDNEAULT, Mgr Roch

Des jalons de vie sacerdotale. Diocèse de Chicoutimi, 33 (Avril 2000) : 8.

PERRON, Normand

L'économie de Saint-Placide, 37 (Juin 2001) : 14-21.

PORTER, Isabelle

L'abbé Jean-Paul, mon grand-oncle, 33 (Avril 2000) : 22.

SIMARD, Cyril

Hommage à un Seigneur de Charlevoix, 33 (Avril 2000) : 19.

ST-CYR, Laurent

Une vie offerte aux autres, 33 (Avril 2000) : 9.

SYNDICAT DES ENSEIGNANTS ET ENSEIGNANTES DE CHARLEVOIX

Laure Gaudreault, la pionnière du syndicalisme enseignant, 39 (Avril 2002) : 16.

TREMBLAY, Guy

Ami des Tremblay du Beaujolais et de la Dombes, 33 (Avril 2000) : 22.

TREMBLAY, Huguette

Sur les traces du passé de la Chute Nairne : l'histoire d'une fromagerie, d'une génération de Tremblay, hors série 4 (Décembre 2001) : 2-4.

TREMBLAY, Jean

Clermont. Rendez-vous avec son histoire en 2001, 36 (Mai 2001) : 10.

Hommage à Laure Gaudreault. Les élèves du deuxième cycle du primaire, 39 (Avril 2002) : 9.

La Montagne de la Croix. La mise en valeur d'un site patrimonial régional (1944-2001), 36 (Mai 2001) : 11-14.

TREMBLAY, Marc-Adélaïde

Érudit et visionnaire, 33 (Avril 2000) : 15-16.

Index des numéros 33 à 40 et hors série 4 et 5 (suite)

INDEX DES SUJETS

ARTISAN

Clément-Joseph Bouchard, charpentier-ébéniste (1917-1993), 35 (Novembre 2000) : 15-16.

BAIE-SAINT-PAUL

Baie-Saint-Paul. Histoire et patrimoine, hors série 5 (Juillet 2002) : 2-20.

BIOGRAPHIE (Ouvrage)

Alma. Biographie de ma Grand-Mère de Florentine Audet, 35 (Novembre 2000) : 19.

Joseph-Simon Savard. Premier censitaire de l'île-aux-Coudres de Paul Savard, 35 (Novembre 2000) : 19.

Les souvenirs de Laure Gaudreault de la CEQ, 39 (Avril 2002) : 17.

Marius Barbeau. Le grand sourcier de Serge Gauthier, 39 (Avril 2002) : 18.

Wilbrod Bhérier. Un grand Québécois (1905-1998) de Marie Lise Gingras, 39 (Avril 2002) : 19.

CLERMONT

Clermont. Rendez-vous avec son histoire en 2001, 36 (Mai 2001) : 10.

La Montagne de la Croix. La mise en valeur d'un site patrimonial régional (1944-2001), 36 (Mai 2001) : 11-14.

La Montagne de la Croix, un projet d'Église en milieu ouvrier, 36 (Mai 2001) : 2-6.

Sur les traces du passé de la Chute Nairne : l'histoire d'une fromagerie, d'une génération de Tremblay, hors série 4 (Décembre 2001) : 2-4.

FROMAGE

La production fromagère dans Charlevoix (1880-1953), hors série 4 (Décembre 2001) : 9-12.

Sur les traces du passé de la Chute Nairne : l'histoire d'une fromagerie, d'une génération de Tremblay, hors série 4 (Décembre 2001) : 2-4.

GAUDREULT, Laure

Cousine Laure, 39 (Avril 2002) : 6-7.

Hommage à Laure Gaudreault. Les élèves du deuxième cycle du primaire, 39 (Avril 2002) : 9.

Laure Gaudreault (1889-1975), 39 (Avril 2002) : 10-11.

Laure Gaudreault, la pionnière du syndicalisme enseignant, 39 (Avril 2002) : 16.

Laure Gaudreault "Notre Pionnière", 39 (Avril 2002) : 16.

Laure Gaudreault : quelques souvenirs, 39 (Avril 2002) : 2-4.

La vieille école de Clermont, 39 (Avril 2002) : 8.

Les combats de Laure Gaudreault, 39 (Avril 2002) : 12-15.

Les modérés et les excessifs, 39 (Avril 2002) : 4.

Rencontre avec une femme remarquable : Laure Gaudreault réalisé par Iolande Cadrin-Rossignol, 39 (Avril 2002) : 17.

Une institutrice rurale d'autrefois, 39 (Avril 2002) : 17.

HISTOIRE DE CHARLEVOIX (Ouvrage)

Charlevoix County, 1930 de Jori Smith, 35 (Novembre 2000) : 19.

Histoire de Charlevoix de Serge Gauthier et Normand Perron, 39 (Avril 2002) : 18.

Sur les routes de Charlevoix de Laurent Lafleur, 39 (Avril 2002) : 19.

Une histoire d'appartenance de Serge Lambert et Caroline Roy, 39 (Avril 2002) : 19.

JUSTICE

Crimes et délits dans le Charlevoix d'hier, 38 (Novembre 2001) : 9-10.

Le palais de justice de La Malbaie, 38 (Novembre 2001) : 2-4.

L'histoire du district judiciaire : de Saguenay à Charlevoix (1857-2001), 38 (Novembre 2001) : 5-8.

L'influence induite en procès, 38 (Novembre 2001) : 14-15.

Me Antonio Gervais (1898-1956), 38 (Novembre 2001) : 19-20.

Me Édouard Gaudreault (1898-1958), 38 (Novembre 2001) : 21.

Me Jean-Marie Bouchard (1908-), 38 (Avril 2002) : 22.

Me Jules Gobeil (1883-1949), 38 (Novembre 2001) : 21.

Une pendaïson à La Malbaie, 38 (Novembre 2002) : 11-13.

LAC BASILE

Le lac Basile, un lac fascinant!, 35 (Novembre 2001) : 6-9.

LA MALBAIE

Histoire de la vie commerciale à La Malbaie (1800-2000), 34 (Août 2000) : 6-9.

La Malbaie : restructurer l'urbain pour un développement durable, 34 (Août 2000) : 14-15.

La Malbaie : son histoire, ses quartiers, 34 (Août 2000) : 2-5.

LITTÉRATURE

Aux marches du cloître de Jean-Luc Huot, 35 (Novembre 2000) : 19.

Le piège de Janine Tourville, 39 (Avril 2002) : 19.

L'île-aux-marins-perdus de Janine Tourville, 35 (Novembre 2000) : 19.

MI-CARÊME

La mi-carême dans Charlevoix, 35 (Novembre 2001) : 2-5.

MONTAGNE DE LA CROIX

Clermont. Rendez-vous avec son histoire en 2001, 36 (Mai 2001) : 10.

La Montagne de la Croix. La mise en valeur d'un site patrimonial régional (1944-2001), 36 (Mai 2001) : 11-14.

La Montagne de la Croix, un projet d'Église en milieu ouvrier, 36 (Mai 2001) : 2-6.

RÉFLEXION (Ouvrage)

La pays réel sacrifié de Gérard Beudet, 35 (Novembre 2000) : 14.

Si culture il y a... de Jean-Paul Tremblay, 33 (Avril 2000) : 16.

REVUE D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Les 15 ans de la Revue d'histoire de Charlevoix : un premier bilan historiographique, 35 (Novembre 2000) : 12-14.

SAGARD

L'histoire du canton Sagard (1932-2002), 40 (Mai 2002) : 2-9.

Souvenirs de Sagard, 40 (Mai 2002) : 12-13.

SAINT-PLACIDE

L'économie de Saint-Placide, 37 (Juin 2001) : 14-21.

Saint-Placide, une église en pays de montagnes, 37 (Juin 2001) : 2-11.

TREMBLAY, Jean-Paul

Abbé Jean-Paul Tremblay, 33 (Avril 2000) : 21.

À la mémoire de Monsieur Jean-Paul, 33 (Avril 2000) : 11.

Ami des Tremblay du Beaujolais et de la Dombes, 33 (Avril 2000) : 22.

Bio-bibliographie, 33 (Avril 2000) : 23-24.

Des jalons de vie sacerdotale. Diocèse de Chicoutimi, 33 (Avril 2000) : 8.

Effeuillaison de mercis!, 33 (Avril 2000) : 21.

Érudit et visionnaire, 33 (Avril 2000) : 15-16.

Historien et humaniste, 33 (Avril 2000) : 4-6.

Hommage à un Seigneur de Charlevoix, 33 (Avril 2000) : 19.

Homme de terroir et citoyen du monde, 33 (Avril 2000) : 20.

Jean-Paul Tremblay (1918-1999), 33 (Avril 2000) : 2-3.

L'abbé Jean-Paul, mon grand-oncle, 33 (Avril 2000) : 22.

L'abbé Jean-Paul Tremblay, mon oncle, 35 (Novembre 2000) : 17.

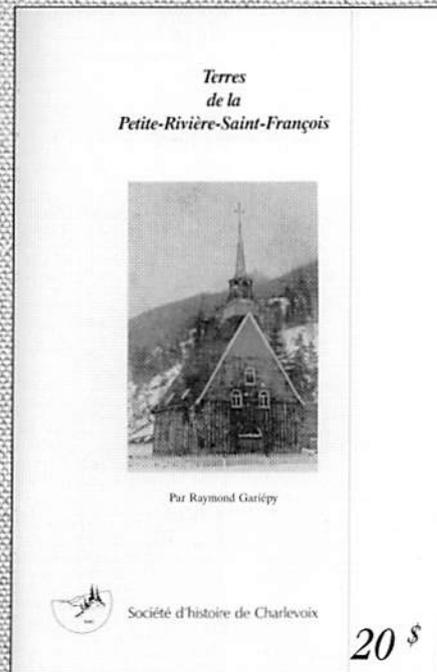
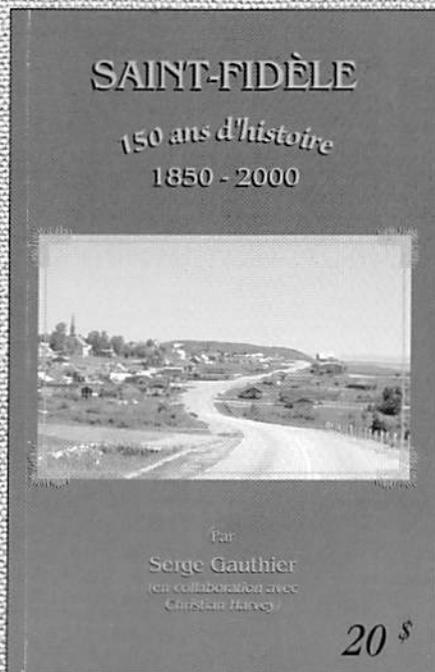
L'ami Jean-Paul Tremblay, 33 (Avril 2000) : 18-19.

Les Équipiers de Saint-Michel, 33 (Avril 2000) : 10-11.

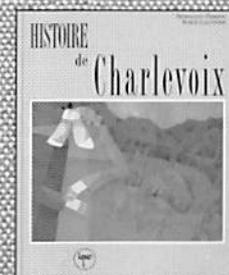
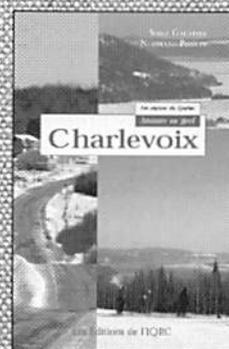
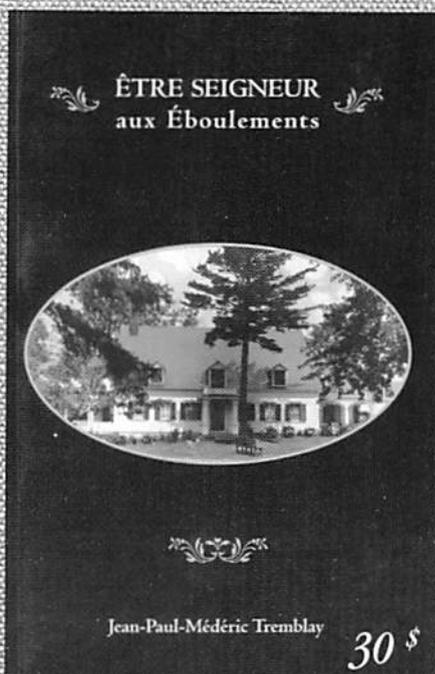
L'œuvre littéraire, 33 (Avril 2000) : 13-14.

Une vie offerte aux autres, 33 (Avril 2000) : 9.

La Société d'histoire de Charlevoix et ses publications



Chez d'autres éditeurs



*Tout un monde de découvertes
au sujet de Charlevoix!*

Pour commander : S.H.C., C.P. 172, La Malbaie G5A 1T7 - (418) 439-0647

La Revue d'histoire de Charlevoix

Complétez votre collection - Numéros toujours disponibles

